INCESTE PSYCHANALYSE CRUAUTÉ
Introduction de J NASSIF à la séance du 6 Février 93

Je pense que, dans le cours de notre travail sur cette délicate question, nous sommes parvenus à la croisée des chemins.

Notre dernière livraison pourrait rétrospectivement s'intituler
Inceste : mode d'emploi. Il n'y manque rien : les références au code, voire à la biologie elle-même vous sont données, sans parler de la bible ou du discours psychanalytique.

Je ne voudrais pas être injuste, tous les textes que vous avez lus, même ceux des juristes, s'emploient à les faire bouger, ces références, à les nuancer, à les déplacer. Elles deviennent des repères sur une carte plutôt que des voies obligées sur le terrain.

Il n'en reste pas moins qu'il est amplement temps de remonter en amont, de revenir à la source de ces incestes plus ou moins objectivés par les discours que j'ai cités, pour entrer dans la subjectivité de celui ou celle qui vivrait un inceste, voire qui vivrait dans l'inceste.

Il suffirait pour cela, j'en suis persuadé, d'entr'ouvrir la porte de nos cabinets. On s'apercevrait alors à quel point l'inceste est le pain quotidien de la subjectivité désirante, pour peu qu'elle laisse l'enchaînement des pensées se dérouler dans l'objectivité impeccable que lui offre le praticable d'un psychanalyste.

Je ne m'embarrasserai d'aucune référence, je n'appellerai à la rescousse ni Freud ni Lacan, pour déclarer sans embages que tout acte sexuel est nécessairement une partouse, au cours de laquelle, surtout si deux corps et pas davantage sont en présence, les figures et les histoires de deux familles sont convoquées, arrivent dare dare à la rescousse et offrent en toute innocence la possibilité de transmettre une jouissance dont les corps en question parviendront peut-être à extraire un peu de plaisir et d'oubli.

Qu'on m'entende bien, je parle de ce qui se passe dans la tête, dans cette chambre obscure où seuls les mots de l'association libre peuvent jeter une lumière, à moins que ce ne soit la plume d'un auteur qui s'emploie vraiment à ne pas tricher avec la découverte de l'inconscient.

La littérature, il n'était que temps qu'on y aboutisse. L'inceste, il faut le dire et le souligner, est avant tout une invention littéraire. Il a été couché sur le papier bien avant d'avoir été consommé sur les couches, plus ou moins heureuses, où l'humanité se console de l'horreur d'être née.

Cela dit, il n'y a précisément pas lieu, en ce domaine, de tout confondre. Je ne pense pas que le discours littéraire soit une nappe lisse et sans histoire. Je pense, au contraire, qu'il est marqué de plis et de ruptures multiples et variés dont ce n'est pas l'objet ici de faire la description.

Je dirai seulement que le discours de Freud est davantage pris dans le discours littéraire que dans le discours scientifique et qu'il a marqué le discours qui le portait d'une trace indélébile qui réorganise l'ensemble des œuvres.

Je me permettrai, disposant de peu de temps, d'être cavalier et de tailler mon chemin à la serpe. Il y a aujourd'hui, dans les œuvres que nous lisons encore, celles dont on peut dire qu'elles étaient en attente de la psychanalyse, et celles dont on peut reconnaître qu'elles en sont marquées et enrichies.

Je ne parlerai pas de la troisième catégorie celle des livres qui me tombent des mains, parce qu'ils méconnaissent l'existence de l'inconscient et s'acharnent à rassurer le moi et à le remparder dans sa suffisance, en lui laissant croire qu'il peut se voir à l'origine du langage; je parlerai encore moins de la quatrième celle des livres qui colmatent la brèche, en laissant croire que ce qu'ils révèlent sort de l'invention d'un auteur très subtil, alors qu'il a sauvagement pompé le discours psychanalytique : un livre comme *La maladie de la mort* dont je ne citerai même pas l'auteur, en serait l'illustration la plus voyante.

Le livre de Madame P. Fleutiaux est exemplairement un livre d'après Freud, aux deux sens de cet "après" : le chronologique, et celui de la "perlaboration", si l'on veut bien accepter le néologisme de cette traduction. Nous allons, en effet, nous employer à vous montrer, cet après midi, à quel point ce livre enrichit son lecteur, s'il est psychanalyste. Peut-être alors l'auteur, qui nous fait le plaisir et l'honneur d'être avec nous pourra-t-il aussi bien en tirer les enseignements d'un après-coup.

Pour l'avoir invitée, nous avons cependant une excuse, intrinsèque à son livre : la narratrice fait constamment intervenir la présence d'une adresse à une certaine "Madame"; les phrases qui lui sont explicitement adressées sont alors écrites en italique; et le lecteur, s'il est psychanalyste, ne peut que tomber dans le piège de s'identifier à cette Madame. Je dirais même que, s'il ne l'était pas, s'il avait cette chance, eh bien, il aurait la possibilité de le devenir, d'en occuper la place grâce à ce stratagème, étant mis dans la position de celui qui reçoit les différents temps et les répétés efforts de quelqu'un qui doit-, pour parler, lever un refoulement.

Si je pouvais supposer que tout le monde dans cette salle a lu ce merveilleux et terrible roman, je pourrais m'arrêter ici même et lancer la discussion. Comme il s'en faut de beaucoup, je dois à présent me livrer au périlleux exercice de raconter un tant soit peu l'histoire, pour que les auditeurs que vous êtes puissent comprendre la teneur des questions que Thierry Perlès, Michel Jollivet et d'autres avec moi auront envie de poser à Madame Fleutiaux.

Je viens de parler de "levée du refoulement"; le moins qu'on puisse dire, c'est que celle-ci a lieu, exactement comme dans une analyse, par à-coups et indices, relevés ou méconnus, et dans le cours même d'une remémoration qui bute sur les impasses d'un silence qui confine à de l'interdit.

Le narrateur est au départ une petite fille qui prétend faire accréditer sa version d'une vie qui ne commencerait qu'à cinq ans, c'est-à-dire, précisément, à la naissance de son frère.

Avant cette naissance, elle a vécu dans une maison, qui est soigneusement décrite et dont on peut dire qu'elle est remarquablement isolée; elle est habitée par un homme qu'elle appelle son père et qui est avocat; celui-ci vit aux côtés de deux femmes, dont l'une, Nicole, la danseuse, est appelée sa mère, bien que celle-ci ne lui accorde aucun vrai soin, tandis que l'autre, Tirésia, la pianiste, qui porte un voile sur le visage et ne dit presque jamais rien, occupe la place et les fonctions de la vraie mère. Rien n'est dit de ce qui lie entre eux ces trois adultes, portant apparemment tous le nom du père, qui s'appelle, lui, Andrew *HELLEUR*, un

nom bien fait pour donner à penser qu'il pourrait bien constituer pour cet enfant le *leurre* d'une famille.

Aussi va-t-elle faire de la naissance de son frère le point de départ, non seulement d'une famille, mais de la référence au monde. Tout ce qu'elle sait, elle va nous convaincre qu'elle l'a appris en le découvrant par les yeux de son frère; et c'est à la description de la cellule de base que constitue ce couple adamique et primordial, qu'elle va s'employer pendant tout le début du roman.

Ce monde est fait de lieux et de personnages, tout en restant au plus près des merveilles et mystères de la nature. Il y a certes la maison, avec ses chambres et ses recoins; elle comporte un lieu interdit: la chambre de Tirésia, un toléré : le bureau de Monsieur Helleur, et un grenier inaccessible sans une échelle et l'acrobatie des toits, où seuls les enfants se retrouvent. Je ne parle que des lieux les plus significatifs. Il ne faudrait peut-être pas que j'oublie le garage, tendu de toile bleu ciel, que Nicole a transformé en studio de danse et où elle passe ses journées en compagnie du Teppaz qui égrène toujours les mêmes mesures du Boléro de Ravel...

Mais il y a aussi, à côté, la maison des voisins, dénommés justement voisin, séparée de la maison Helleur par un mur mitoyen, comportant un trou, jamais réparé et caché par les lilas. Les enfants s'y glissent, mais aussi certaines paroles, la plupart du temps rapportée par Adrien, le fils Voisin, des paroles qui peuvent fort bien être entendues comme autant d'informations sur ce qu'il y a lieu de penser de la situation de cette drôle de famille, avec sa pianiste, sa danseuse et ce remarquable étranger d'avocat.

Les années passent avec leurs saisons; les enfants grandissent et le mystère se fait toujours plus épais, d'autant que les nuits retentissent assez souvent des hurlements d'une femme dont il est dit aux enfants qu'elle a ses cauchemars. Le Docteur arrive avec sa sacoche, donne sa piqûre, rassure les enfants. Ce Docteur, qui soulage leur mère, Nicole, s'appelle Minor; c'est un vieil ami du père Helleur, avec lequel il a de nombreuses discussions; et il semble bien qu'il ne soit pas d'accord avec lui sur un point très précis, qui doit peut-être avoir affaire avec le silence qui plane sur cette maison, puisque les enfants entendent un jour le mot :"mensonge !", prononcé juste avant que la porte de la voiture ne claque et que le Docteur ne s'en aille. Ces discussions, en effet, n'ont même pas lieu dans la maison, mais dans la voiture garée devant la porte, les deux hommes venant se retrancher là pour être sûrs qu'ils ne seront pas entendus.

Est-ce à dire que les enfants pâtissent d'un tel refoulement ? Rien ne le laisse penser. C'est plutôt avec les lourdes pierres de ce silence qu'ils édifient peu à peu la chambre intérieure où ils vont pouvoir se retrancher pour vivre une histoire d'amour sans faille, partageant une sorte d'unité fabuleuse où chacun va pouvoir regarder avec les yeux de l'autre tous les événements qu'il leur sera donné de vivre.

Et quand la "valétude" survient, un mot qu'ils ont trouvé pour désigner la chute dans le vide ou la nausée d'une absence de repères, ils se soutiennent avec des attentions spéciales, la chance voulant toujours que ce petit séisme intérieur ne survienne jamais chez l'un en même temps que chez l'autre, mais toujours avec un léger décalage.

A m'entendre, on pourrait presque croire jusqu'ici que ces enfants ne sortent jamais de leur maison, comme c'est le cas de Tirésia avec les pensées de laquelle ils sont liés par une sorte d'impérieuse télépathie. Il n'en est rien, bien sûr. Il y a d'abord un pré qu'ils ont investi de toutes leurs attentions, avec sa mare et son pommier, dont un certain Monsieur Raymond vient cueillir les pommes, tout en exerçant sur eux l'emprise d'une fascination, qu'il ponctue de

temps à autres de paroles, prononcées du haut de l'arbre, et qui tombent comme autant de révélations sur ce qu'on peut penser de leur famille en ville.

Il y a aussi l'école et leur amitié avec Adrien et Alex, leurs plus proches voisins; il y aura bientôt leur entrée dans la vie, quand ils commenceront leurs études; il y aura surtout les ruptures que va nécessairement entraîner leur découverte de la sexualité. Car cette histoire, qui se veut celle d'un amour fou, est loin d'être idyllique. Elle est très vite marquée par la séparation; et tout est fait pour qu'une séparation, étant donné le nœud étroit qui lie les cinq partenaires du secret, ne puisse se vivre sans entraîner la mort.

Ce sera après la mort des parents dans un accident de voiture provoqué par le verglas, mais en fait par de terribles révélations concernant la vie que mène Dan à New York où il s'est rendu pour devenir danseur, se faisant pour cela l'élève d'un certain Aiwin, ce sera donc après cette mort que le frère et la sœur n'auront pas d'autre moyen de vivre leur non-savoir que de consommer l'inceste. I

Ils vivent ensemble comme mari et femme, tout en faisant leurs études à Paris, au grand scandale du seul témoin qu'ils puissent avoir de leur situation et qui n'est autre, toujours, que leur voisin Adrien. Dan a abandonné la danse et s'est mis au Droit; Estelle a abandonné le Droit et s'est mise au piano; comme s'il fallait aussi, pour que ce soit possible de vivre un tel amour, que les identifications s'échangent.

Pendant ce temps, Tirésia, la survivante, aussi bien d'ailleurs que le Docteur Minor, sont restés dans leur lointaine province, et le refoulement joue encore plus fort, puisque les enfants ne vont jamais la voir et la laissent finir sa vie dans la clinique où il a fallu l'emmener à la mort des Helleur en titre.

Mais ce moment de bonheur, et de découverte des joies du corps et de l'esprit - Estelle et Dan sont devenus les voisins d'un philosophe avec lequel ils passent de longues soirées - va être tragiquement interrompu par la mort du frère emporté par une terrible maladie, qui est en plus contagieuse. Estelle, la narratrice, pour maintenir en acte un refoulement qui la contraint à refuser de faire le deuil de son frère, n'a pas d'autre solution que de se rendre au couvent où elle espère pouvoir un jour halluciner sa présence...

Ce sera encore une fois Adrien qui viendra interrompre ce rêve impossible, en venant enfin la ramener à la réalité par le simple fait de lui annoncer que Tirésia est mourante et qu'il faut bien qu'elle se rende à son chevet pour l'assister dans ses derniers moments. Et c'est ainsi qu'on ne saura rien du savoir que recèle le corps de Tirésia avant les toutes dernières pages du roman.

Je vais peut-être arrêter ici ce résumé dont je m'excuse auprès de Madame Fleutiaux autant qu'auprès des personnes qui ont lu le livre. Mais ce petit exercice était indispensable.

Réunion du 6 Février 1993
Pierrette Fleutiaux "Nous sommes éternels

Pierrette Fleutiaux : Ce que je veux dire, c'est que je regrette que ça n'ait pas été enregistré parce que je n'ai jamais entendu raconter cette histoire, la mienne, aussi bien, en partant du cœur et en tournant autour. C'est ce que je n'ai jamais réussi à faire moi-même lorsqu'on m'a demandé de le faire. Là, j'ai l'impression que ça fait un tout. Je regrette, ça m'aurait été très utile.

Jacques Nassif: Écoutez, je me suis bien gardé de la raconter en même temps.

P. F: Oui, et pourtant c'est tout à fait ça.

J. N: Merci

Thierry Perlés: Bien entendu, cette présentation nous laisse un peu sur notre faim. Ce qui est normal quant à cette issue du livre non dévoilée, mais également quant à l'objet de cet enseignement dont le thème est l'inceste et que vous avez présenté dans cette fiction comme quelque chose de relativement, comment dire, contingent, et d'une contingence qui probablement mériterait d'être davantage située par rapport à la question du savoir et de cette recherche, de cette quête, cette traque de savoir. Je vais essayer de poser la question clairement : est-ce qu'il y a inceste comme thème de fiction lorsqu'il y a traque de savoir ou bien, je sais pas si ça a un sens, ou bien est-ce que c'est l'inverse ? C'est-à-dire y a-t-il traque de savoir parce qu'il y a inceste ? Vous allez me dire que c'est peut-être un peu byzantin. A moi, il m'a semblé que, en effet, tout le roman était bâti autour d'une question dont il s'agissait de révéler les déterminants, autour d'une dissimulation, autour d'un voile à lever, autour d'une beauté à casser pour laisser apparaître ce que cette beauté dissimulait, ce que cette beauté cachait. C'est donc une question de savoir vis à vis de laquelle la narratrice, Estelle, est manifestement au départ dans une position qui est "je n'en veux rien savoir", position qui d'ailleurs n'est pas pure comme ça, je veux dire que son "je n'en veux rien savoir", on peut tout à fait dire qu'il est le simple reflet, le simple assentiment donné à ce qu'elle perçoit de la souffrance de son entourage en ce que un petit bout de ce savoir apparaîtrait quand même. La souffrance est telle, la situation se fige tant, les tensions se nouent tellement fort qu'il y a vraiment de quoi reculer et dire : bon, effectivement, je ne peux rien casser, donc je n'en demande pas plus. Elle s'en satisfait donc de cette façon, mais bien évidemment il y a un travail qui malgré tout se fait. Le signifiant creuse ses galeries de taupe et ça n'est plus possible de ne plus savoir parce que dessus, c'est vraiment quelque chose qui va s'écrouler. Ou alors il faut soutenir ces galeries. Il y a donc un déroulement de la fiction qui va vers cet avènement de la révélation, avènement, soit dit en passant, extrêmement difficile, on y reviendra ; avènement qui est donné dans la fiction elle-même sous les termes explicites de passe, de passeur et de passant. Cette quête de savoir, cette traque de savoir , est-ce que c'est par pure contingence qu'elle en passe par l'inceste, et cette difficulté de transmission dont tout le livre est le témoignage, elle a forcément un objet : qu'est-ce qu'il s'agit de transmettre ? Et il me semble que dans le prolongement des questions que je pose, une nouvelle question est : est-ce qu'il n'était pas immanquablement inscrit dans cette quelque quête de savoir que ce soit,

c'est-à-dire y compris celle-ci, que cet objet, qu'il est si difficile de cerner et qu'il est si difficile de transmettre, est-ce qu'il n'était pas strictement nécessaire que cet objet soit défini par rapport à inceste ? Autrement dit, est-ce que l'inceste n'est pas un peu plus tout de même que le simple fait que deux êtres se trouvent être comme ramenés à eux-mêmes du fait de l'isolement dans lequel les adultes, le monde extérieur les plongent. Vous ne voulez rien nous dire, donc nous partagerons ce qu'entre nous, nous vivrons pleinement. Donc, inceste. C'est ainsi que Jacques Nassif situe la place de cet inceste, pur ressort dramatique en effet. Mais est-ce que, même à considérer que c'est un pur ressort dramatique, on n'est pas amené à dire que finalement il n'y aurait pas de drame, il n'y aurait pas d'écriture possible du drame qui n'en passe pas par ces thèmes extrêmement sexués que sont l'inceste et, on le verra, vous le verrez si vous lisez le livre, on le verra si on en parle un petit peu, sa franche, complète et totale impossibilité. Sa franche, complète et totale, me suis-je laissé aller à dire, impossibilité.

J.N. : Lors de la mort des parents, voilà ce qu'on peut lire. Donc le frère et la sœur passent la nuit ensemble : "souvent par la suite j'ai eu ce fantasme d'amour, dormir avec le sexe de son amant en soi, se réveiller creusée comme un lit tiède et sentir dans ce nid le poids du sexe de son amant, mais toujours à un moment ou à un autre les chairs abandonnent, les corps retournent à leurs marques anciennes, l'unité fabuleuse ne tient pas. Si fort que soit l'amour, les corps se séparent. Et cette nuit-là, de notre plus grande exténuation cela s'est fait. Le sexe de mon frère était dans le mien et n'en a pas bougé de ce qui me restait de vie et nous dormions".

Donc, j'y suis allé fort dans un sens, si je lis cette citation c'est pour aller fort dans un autre. La jouissance du lecteur, elle vient de cette transgression qui va lui être ôtée ensuite. Mais ça fait partie encore une fois de ce jeu de bonnetot entre la narratrice et "Madame" ou entre l'auteur et ses lecteurs. Effectivement, je pense que c'est le privilège de la littérature de pouvoir se raccrocher à ce noyau fantasmatique qui est cette..., - c'est tellement bien dit que ce n'est pas la peine que je le dise autrement : cette "unité fabuleuse". C'est finalement de ça qu'il s'agit. Pourquoi employer le terme d'inceste, parlons d'"unité fabuleuse". On est bien de cet avis. C'est une définition parfaite de ce dont il s'agit. Non ?

T.P. : Non, nous ne sommes pas de cet avis.

Patrick Salvain : Qui c'est "nous" ?

T.P. : C'est un nous que je reprends à Jacques Nassif. Quant à moi... Parce que dans cette présentation qui a été faite du roman de Pierrette Fleutiaux, il y a quelque chose qui me semble essentiel qui a été omis, c'est cette part américaine que vous avez citée sous le puritanisme, mais qui apparaît là dans le roman plutôt sous l'angle de la déniaiserie. A savoir des cousins qui débarquent et qui en apprennent de belles à Estelle et Dan et qui là, bien avant que quelque "acte incestueux" ait été consommé, je crois, viennent révéler une dimension, la dimension sexuelle, viennent sexuer Estelle, viennent sexuer Dan, et cassent, ce faisant, l'"unité fabuleuse". Je veux dire qu'ils anticipent l'unité fabuleuse dans la mesure où ils la cassent, avant même qu'elle n'ait eu lieu. Ce passage que vous avez lu a eu lieu après, bien après qu'un déchirement irrémédiable ait séparé Dan et Estelle et que ce déchirement, c'est la sexualité, c'est la découverte par Estelle de la sexualité. Vous avez situé fort bien les choses, ce n'est peut-être pas à moi de le dire, il m'a semblé que vous aviez extrêmement bien situé les choses

en décrivant cette maison, en décrivant ce muret, en décrivant ce lilas qui cache le trou. Mais vous n'avez pas parlé de la rupture, ni de la tranchée qu'il y a dans le jardin. Et dans cette tranchée, ça cogne. Et ça cogne dur. C'est des pierres qui tombent les unes sur les autres, et ça fait mal, ça saigne et ça sexué. Pourquoi pas dire ça sexué ?

Michel Jollivet : Ce qui ne va pas sans un aller retour. La scène que tu décris, c'est la scène où Estelle est avec le cousin dans cette tranchée et où elle découvre son corps sexué. Mais qu'est-ce qu'elle en dit ? Donc le frère arrive, Dan arrive et vient comme interdicteur de ce qui s'est passé là, et plus que ça, il interdit de le prendre à son compte. Et la scène qui vient comme ça juste après, c'est Estelle qui sort de cette tranchée et dont elle dit on a regardé l'arc en ciel. Alors qu'il aurait fallu, à ce moment-là, montrer à Dan les yeux d'une jeune fille qui avait joui. C'est-à-dire qu'on est toujours dans l'aller retour entre un savoir soit sur son origine, soit sur la filiation, soit sur son identité sexuée. Et puis, à la fois, elle oublie cette p?nte dont elle ne peut pas se sortir, celle de devoir oublier, de devoir à chaque fois oublier, refaire cette unité dont parlait Jacques. Donc ce n'est pas tranché justement à ce moment-là et ça n'est jamais tranché jusqu'au moment où, au fond, il y a la mort qui arrive, où elle fait l'expérience du mysticisme. Elle essaie de faire l'expérience du mysticisme, mysticisme qui ne marche pas.
Laurence Ravanel : Moi, il me semblait que justement ce que tu amenais était pris dans le sens de confirmer l'hypothèse de Jacques Nassif. C'est-à-dire que cette unité est quand même bien une construction imaginaire d'Estelle. Tout le livre part d'elle et de ces constructions-là, c'est-à-dire qu'au départ, la scène, au moment de la naissance du petit frère, il y a quelque chose qui est restitué, c'est l'absence des trois personnages parentaux, absence de regard, absence de parole. Un silence. Dans ce silence-là, dans cette absence-là, avec le personnage de l'infirmière qui n'a pas d'adresse, Estelle institue, là, Dan à cette place de venir combler pour elle un manque qui était déjà là, c'est-à-dire inconsciemment elle attendait son frère, elle savait qu'il allait venir. Il est là et quelque chose de son être se constitue : je suis entrée dans mon corps, quelque chose comme ça. Ceci, sous le regard de Tirésia. C'est indiqué dans la scène.

Il me semble que cette scène est redoublée par une autre scène dans laquelle il y a de la nomination d'Estelle par Dan. Cette nomination est révélée ou attestée par Tirésia. Elle nous a fait entendre ce que nous avons voulu entendre : d'une part, il dit : "c'est elle". Le "Estelle" qui serait éventuellement question en suspens portée par ce nom, il me semble qu'il y a une première clôture imaginaire de la part d'Estelle, au moment où elle institue son frère à cette place qui est renouvelée par cette nomination, "c'est elle". Et donc c'est Tirésia, c'est-à-dire cette fonction maternelle qu'elle occupe du côté du regard qui voit tout, qui sait d'avance. A partir de là, tout le début, l'expression "cette merveille de l'unité" justement, qui est aussi le rapport aux choses, au sensible, avec des passages d'une grande sensualité sur la façon dont les choses sont présentes. C'est donc tout le merveilleux de cela. Et il me semble que cette unité-là effectivement, malgré cette rupture, malgré ce manque même de la rencontre sexuée d'Estelle et Dan, continue à fonctionner. Alors effectivement le mysticisme rate, il me semble que ça continue à fonctionner tout à fait jusqu'à la fin où le personnage de Phil, l'amant d'Estelle,, et la petite fille de ce monsieur font rempart. C'est quelque chose qui fait qu'à ce moment là elle renonce, à ce moment là quelque chose est tranché. Mais aussi enfin quelque chose a été touché. J'ai été touchée et donc traversée par quelque chose du sexué, ce qui fait qu'elle peut reprendre et envisager la musique.

Il y a aussi une autre question, c'est l'idée de cet opéra dont on n'a pas encore parlé, puisque tout le livre au fond c'est l'adresse à cette Madame qui pourrait écrire un opéra de

cette histoire. Il semble donc que l'opéra, Estelle ne l'écrit pas. Elle demande à Madame de l'écrire et il est supposé à la fin, qu'il serait écrit et qu'elle le porterait, qu'elle en serait le passeur en fait. Il me semble que cette unité, la réalisation, si l'on peut dire, l'effectuation de l'inceste corporel n'efface pas, ne tranche pas, ne fait pas effraction dans cette configuration imaginaire. Ce qui fait petit à petit tranchée, qui finit par pouvoir être tranché, c'est tout le travail des mots les uns après les autres, fil après fil, puisqu'il est dit : toutes ces questions, ces menues questions que je n'ai pas posées en leur temps...

J.N. : Je voudrais peut-être en dire un peu plus pour ceux qui n'ont pas lu le livre nous suivent, que ceux qui nous écoutent puissent suivre. J'ai l'impression que peut-être vous êtes un peu largués au point où nous en sommes. Je vais donc rajouter quelques éléments.

Laurence Ravanel vous a parlé de Phil. Phil est donc le dernier homme avec lequel Estelle qui cherche à s'appeler Claire, qui veut être claire avec elle et donc elle va jusqu'à essayer d'oublier son premier prénom. Très vite, lorsque sa cure commence avec cette Madame, elle vit avec Phil et Phil lui aussi a un secret, il a une porte close. Porte close derrière laquelle il y a une chambre vide qui est celle de sa fille et pour finir cette fille va revenir. C'est-à-dire que la mère qui gardait cette enfant va partir, va devoir partir et reconfie cette enfant à son père, donc à Phil. Donc, c'est à partir du retour de cette enfant chez son père avec lequel Estelle-Claire vit, qu'Estelle va se remettre au piano.

Alors le piano et la danse. Voici deux choses importantes dont je n'ai pas parlé. Le piano, c'est Tirésia : Tirésia est pianiste, avant d'avoir été aveuglée dans des événements terribles dont il va peut-être falloir parler, tant pis, peut-être que ça donnera encore davantage envie de lire, de raconter vraiment l'histoire, et donc de sauter toutes les barrières, de ne pas être des passeurs mais des transmetteurs. Ce qui n'est pas la même chose.

Donc Tirésia était pianiste, de même que Nicole est danseuse. On peut imaginer que Tirésia a joué, en même temps que Nicole dansait. Or, les enfants vont reproduire la chose, c'est-à-dire que, lorsque Estelle quitte la maison, va faire ses études à Paris, elle fait son droit, elle épouse un juriste qui s'appelle Yves, et elle vit avec lui, et Dan, lui aussi, quelques années après, quitte la maison, va aux États-Unis. Comme par hasard, il va apprendre la danse chez Aiwin. Alwin est un personnage tout à fait important dans ce roman. Moi qui m'y connais à peine, je peux imaginer qu'il s'agit d'Alwin Nikolaïs. Du moins, on pense à lui à cause du nom de Nicole, puisqu'elle s'appelle Nicole et que Nicole a déjà fait le voyage et a eu cet enfant, Dan, avec cet Alwin. Aiwin ne reconnaîtra jamais sa paternité et néanmoins s'occupera de Dan comme de son fils dont il veut faire un danseur.

Voilà donc un couple doublement incestueux mais à travers la danse. L'inceste sert à quoi ? à indiquer ce qu'il y a à sublimer. Voilà encore une autre définition possible de l'inceste c'est "tu sublimeras". C'est uniquement de ça qu'il s'agit. Une sorte d'ordre : "tu seras un danseur, moi ta mère j'étais une danseuse, tu seras le danseur que je n'ai pas réussi à être". Manifestement Dan a essayé d'être le digne fils de sa mère.

Du côté d'Estelle, c'est la même chose : "tu seras pianiste". Sa mère, c'est donc Tirésia, et donc le père n'est ceux qu'un père d'emprunt. Donc ce frère et cette sœur ne sont ni frère ni sœur. Voilà l'histoire, en fait.

Vous êtes sûrement très déçus, mais excusez-moi, je suis quand même arrivé à ne pas tout vous dire tout de suite. Alors Tirésia et Nicole sortent des camps, donc je faisais allusion à la Shoah, qui est notre instance puritaine. S'il y a une horreur, s'il y a un enfer, il est désigné quelque part de cette façon. Il est inscrit sur la carte dans la langue allemande imprononçable.

Donc c'est ça le secret, c'est ça l'indicible.

Patrick Salvain : Je peux vous interrompre un instant. Je ne comprends pas ce que veut dire "c'est notre instance puritaine" et l'indicible à propos de la Shoah.

J.N. : Oui, il y a comme ça une confusion de tous les registres. Effectivement, il y a un tel excès qui est là inscrit dans l'histoire et dans la civilisation qu'à partir de là...

P.S. : Qu'est-ce que vous entendez par "instance puritaine" ?

J.N. : Je crois que ça n'est pas à prendre en mauvaise part.

P.S. : Qu'est-ce que vous entendez par là ?

J.N. Les parents, j'allais justement parler de la troisième génération. Nous avons à faire à des enfants de la troisième génération par rapport à la Shoah.

P.S.: Oui, mais qu'est-ce que vous entendez par "instance puritaine" ?

J.N. Les enfants de la troisième génération vivent sous le puritanisme de leurs parents qui ne veulent pas leur parler de leurs grand-parents.

P.S. : Pourquoi mettez-vous ça au compte du puritanisme ?

J.N. : Parce que c'est vécu comme ça par ces enfants-là quand ils viennent en analyse, parce que c'est peut-être à cause des références littéraires que j'ai données dans la littérature. C'est peut-être un saut un peu rapide.

P.S. : C'est peut-être une question politique. Comment peut-on dire à propos de la Shoah qu'il s'agit d'une instance puritaine ? Est-ce qu'on peut l'écouter dans les bonnes manières.., avec une formulation aussi abrupte. Il faut que vous puissiez dire ce que vous entendez par là. Pas simplement le silence établi contre l'horreur, pas simplement le cache par rapport à ce qui a pu se produire. En quoi ce serait là une instance puritaine ?

J.N. : Il est au minimum pensable que dans des familles qui ont vécu cela, les enfants se mettent dans une position nécessairement idéalisante par rapport à la justice, rapport au bien, par rapport à...

P.S. Je m'insurge car nous ne pouvons voir que les enfants de la troisième génération seraient plus soucieux de l'idéal que quiconque. Qu'ils soient dépositaires de cette souffrance, qu'ils n'arrivent pas à la mettre en mots, qu'à la place viennent des symptômes, certes. Mais en quoi s'agit-il du puritanisme ?

J.N.: Qu'est-ce qui vous choque dans le mot puritanisme ?

P.S. : Pour des psychanalystes, ce mot est péjoratif. Nous ne sommes certainement

pas défenseurs de l'institution puritaine qui est antipsychanalytique de bout en bout. La psychanalyse fonctionne à rebours du puritanisme. Et je ne vois en rien en quoi même l'expérience des gens qui ont été victimes du silence à propos des camps ou de la destruction, vaudrait comme représentant du puritanisme. A vrai dire, ça me paraît ambigu. Je crains que ça ne soit une dérive, une facilité par rapport aux questions que ça représente. A mon sens, par exemple, l'inceste est une tentative de résolution, un compromis par rapport à la rencontre de l'inhumain. Il y a de l'inhumain, l'inceste vient à la place problématique. Si on dit que ce qui représente l'inhumain, c'est l'inceste comme tel, ou si on ne trouve de formulation que religieuse par rapport à l'inhumain, on court-circuite la question de la violence. Aujourd'hui, le viol des femmes bosniaques, est-ce quelque chose qui représente une instance puritaine ? Si on dit ça, alors on s'interdit de penser. Or, il s'agit de pouvoir penser, y compris ce que représente l'inhumain dans la civilisation. C'est donc important, ce n'est pas un débat académique entre nous.

J. N. : Donc, j'ai bien fait d'en parler, puisque ça vous a permis de dénoncer, voilà pourquoi j'ai pris le risque de présenter les choses comme ça. Est-ce que vous auriez quelque chose à dire, Madame, là-dessus, sur ce point ?

Pierrette Fleutiaux : Non, je ne suis pas sûre de comprendre ce qui est enjeu là. Il faut que je réfléchisse longtemps avant de pouvoir cerner ça. C'est-à-dire je ne comprends pas très bien ce qui se passe.

P.S. : C'est sur la question du puritanisme.

P.F. : Oui, mais quel puritanisme ?

J.N. : Je pense que la psychanalyse est puritaine. Je ne pense pas du tout que la psychanalyse soit quelque chose d'antipuritain. Au contraire.

P.S.: Vous savez, je crois que ce n'est pas une question passionnelle, mais on entend un peu trop que ce qui se dit à propos de la destruction, de l'extermination, relève du moralisme. Ça, c'est à mettre en question pour s'en tenir à l'idée c'est une horreur innommable, ou c'est la preuve du fait que l'inhumain est hors monde. Si l'analyse nous permet quelque chose, c'est, ramenant à des détails ou à l'administration de la mort ou au silence des survivants ou au destin de la culpabilité, d'arriver à franchir cette frontière sans délirer, c'est de pouvoir penser ce qui se déroule sur le terrain de l'horreur.

L'inceste est un intermédiaire par rapport à ça. Car, aux franges du social, il reste tolérable et comporte même sa part de séduction, qui fait attrait pour le désir. Le problème est quand la question est l'annihilation de l'humain. Quand on est confronté à ça, à l'inhumanité, il n'y a peut-être que la psychanalyse qui peut permettre d'arriver à penser indépendamment d'une instance puritaine, aussi idéalisée soit elle. Sinon, on est en train de renoncer à notre boulot qui est d'arriver à penser, même face à l'horreur.

J.N. : On n'a pas du tout la même connotation du mot puritain. Peut-être que vous ne connaissez pas la littérature puritaine aussi. C'est les seuls en tout cas qui arrivent à parler de la société américaine.

P.S. : Mais vous savez très bien qu'aujourd'hui, l'idéologie américaine dominante est puritaine, quand bien même elle passerait par l'exhibition. Et sans parler des Américains, Benetton, c'est aussi un effet du puritanisme.

J.N.: Si Benetton, c'est du puritanisme, on dit n'importe quoi.

P.S. : Mais non, le fait que la sexualité puisse être présentée comme obligatoire vient du puritanisme aussi bien que l'interdiction d'une vie sexuelle. La question n'est pas là. Et d'ailleurs Freud y a répondu depuis longtemps, en disant qu'on n'était les défenseurs ni d'une immoralité sexuelle ni d'une quelconque morale établie. La question, c'est d'essayer de repérer ce qu'il en est du rapport de l'horreur à un imaginaire incestueux. En quoi l'inceste à la fois prolonge, recouvre et compense la confrontation à l'animalité, à l'inhumain et à l'horreur.

I. Dhonte-Medan: Mais ce qu'il y a dans l'inceste par rapport, je ne sais pas si j'y reviens bien, au puritanisme, c'est le devoir d'avoir des enfants. Dans l'inceste, il n'y a pas d'enfant.

P.S. : Si, cela arrive.

I.D.M. : Oui, mais là on peut y travailler, la loi va y parer, la filiation ne sera pas reconnue des deux côtés. Autant dire il n'y en a pas. Et dans "Dan", je n'ai pas lu damnation, je crois que c'est ce que vous aviez expliqué, c'était "don". Et dans le retour au titre "nous sommes éternels". L'éternité est un présent, j'ai l'impression qu'elle voulait sortir de ce présent qui est son frère par le Phil justement, et par cette chute qui est peut-être l'enfant dans une chance, c'est-à-dire retrouver de la génération. Se rétablir dans la vie de la génération. A sortir de cet idéal éternel.

Pourquoi ce titre ? J'aimerais vous entendre.

Pierrette Fleutiaux : Non c'est la nostalgie de quelque chose de romanesque comme ça. Bien sûr qu'il n'y a pas d'éternité de l'amour. Néanmoins ces deux enfants ont cru le créer à un moment. Mais ce que vous dites, c'est tout à fait juste pourquoi créer cette filiation ? Souvent on nous dit : ah dans votre livre vous êtes immortelle ! Ça, ça me gêne parce que immortel, c'est par rapport à la mort, éternel c'est une vision romanesque, romantique, nostalgique. C'est pas du tout la même chose, ils savent très bien qu'ils ne sont pas immortels ces personnages, ils savent bien qu'il y a de la mort partout. Néanmoins on peut toujours rêver. C'est la partie rêve, enfin je crois. Ça n'a pas l'air de répondre...

P.F. : C'est-à-dire que chaque moment d'amour vécu entre les deux, ces deux-là ou d'autres donnent l'impression qu'on touche à l'éternité. C'est-à-dire que le moment du présent le plus fragile, s'il est vécu intensément, c'est de l'éternité, il n'y a pas d'autre façon de toucher l'éternité. Il n'y a pas d'autre moyen de toucher l'éternité, c'est ça ça me revient, c'est ça que je voulais dire. Je ne vois pas comment on peut atteindre à l'idée de l'éternité sinon par ces moments bien sûr dont on sait très bien qu'ils sont mortels, fragiles et qu'ils vont périr. Mais ils sont si intenses qu'ils vous font toucher à quelque chose qui vous dépasse. J'ai pas d'autres mots pour ça que l'éternité. On met ce qu'on veut dedans.

XX : Le présent du présent.

P.F. : L'éternité du présent, oui. Moi, c'est très très curieux pour moi d'arriver là et de parler d'inceste. Parce que je peux peut-être vous en parler, ça peut peut-être vous intéresser. Quand j'ai commencé à écrire ce livre, j'avais pas du tout l'idée d'un livre. J'étais dans mes quarante ans, comme on dit, dans le milieu de ma quarantaine, et j'en avais assez d'être pauvre. Je me suis dit ah il serait quand même temps que tu fasses quelque chose. J'avais envie d'écrire un petit roman d'amour qui pourrait être un best-seller éventuellement, du genre "Love Story", vous connaissez ?. Oui, ça fait rire, ça me fait rire maintenant, mais c'était tout à fait sincère, c'est comme ça que je voyais. C'est ce que j'ai dit à ma famille, "maintenant ça suffit les bêtises, je veux écrire un roman d'amour". Court, bien court, dans mon esprit, il n'y avait que cent vingt pages. 120, je vois bien ce chiffre dans ma tête. Je voyais pas bien comment trouver une histoire d'amour aussi courte. J'avais beaucoup aimé "Love Story", c'est mon côté prof. d'anglais, c'est une histoire facile à faire passer à mes élèves. Mais je trouvais pas d'histoire, alors à un moment il m'est venu cette phrase, une des premières du livre, c'était la première à l'origine : "du plus loin que je me souvienne je revois le visage de mon frère". Et alors à partir de là, ça c'est enclenché, et de temps en temps je me disais : ça va pas, c'est pas le petit roman que tu fais, mais comme ça me plaisait beaucoup, que j'y trouvais beaucoup de plaisir, j'ai continué, j'ai continué, avec de temps en temps ces interruptions mais le petit roman d'amour où il est ? Je me suis encore plantée, je vais faire encore quelque chose qui sera ou pas publiable ou qui va me donner encore mille lecteurs, mais finalement, ça disparaissait cette notion sous le plaisir que j'avais à écrire cette histoire qui avait des embranchements partout.

Là, c'est peut-être quand même intéressant, je ne voulais pas voir ce que j'écrivais. Je souffre d'une petite maladie de l'œil, c'est-à-dire j'ai une tache sur le cristallin. Depuis que je suis enfant mon œil droit est obligé de tourner autour de cette tâche. C'est-à-dire chaque fois que je veux regarder une lettre ou un point précis, je ne peux pas le voir, il faut que je tourne autour, mon œil est obligé de tourner autour. Je ne sais pas s'il n'y a pas là une structure fondamentale corporelle qui s'est transmise dans le mental.

Je vais vous raconter une autre petite histoire, j'ai refait à un moment les contes de Perrault, je les ai fait à ma manière, pour me faire plaisir et j'ai repris le conte du Petit Poucet. Il y a l'ogre qui mange les enfants, et l'ogre est marié à une femme qui a très très peu d'histoire, très très peu de place dans le conte de Perrault. On ne la voit presque pas, elle est juste celle qui ouvre la porte au Petit Poucet. Moi, naturellement, je me suis intéressée à cette femme, et c'est d'elle que j'ai raconté l'histoire. Mon histoire s'appelle "la femme de l'ogre" et ça commence : cette femme fait cuire, elle a préparé la viande pour son ogre de mari, elle a tout fait ce qu'il fallait et puis quand ils ont bien bafré, l'ogre et ses copains, elle nettoie tout et puis elle se fait son petit repas à elle. Son petit repas à elle, c'est des pommes de terre, c'est des poireaux qu'elle fait cuire tranquillement. Bon, très bien, ça, ça fait un petit livre qui sort et puis, je lis quelque part dans une critique le plus drôle dans cette histoire, c'est que la femme de l'ogre est végétarienne. Je ne peux pas vous dire l'effet de surprise que j'ai eu en voyant ce mot. C'est vrai qu'elle est végétarienne, mais ça ne s'était jamais représenté dans mon esprit avec ce label "végétarien". Bon, c'est un peu ce qui se passe là. Je ne sais pas pourquoi tout au long du livre, il ne m'est jamais venu à l'esprit que j'écrivais une histoire d'inceste. J'emploie le mot une fois, mais c'était plus pour rigoler. C'est un copain d'ailleurs qui l'utilise pour se moquer de Dan et Estelle et qui dit : oh vous avec vos conneries, vos histoires, vous faites

toutes les bêtises qu'on peut faire, homosexualité, abandon de famille, inceste, mais c'était plus du domaine de la blague

Bon, puis le livre est fini. Quelqu'un fait une remarque et puis tout de suite je me dis : Flûte, c'est ce que tout de même on va me dire, c'est une histoire d'inceste. Je n'avais pas du tout le mot, le mot qui est quand même au fond l'histoire, ce n'était pas inscrit en moi. Là, j'ai eu vraiment un moment de panique parce que d'abord l'inceste je n'y connais rien, je ne l'ai jamais vécu et ça me gêne. Surtout que dans mon esprit, l'inceste c'était, toujours ce savoir et cette ignorance bizarre, c'était l'inceste par rapport aux parents. J'avais jamais bien pensé, je le sais bien pourtant, mais enfin, qu'il y avait l'inceste par rapport à la fratrie, au frère et à la sœur. Moi, l'inceste, ça s'inscrivait par rapport aux parents. Vraiment c'est l'horreur.

Ça m'a horriblement gênée après, donc après la parution du livre. Puis c'est passé à l'as, finalement personne n'en a tellement parlé. On ne m'a jamais interrogé là-dessus jusqu'à ce que Thierry Perlès me téléphone il y a quelque temps et me dise "est-ce que. . ." ; et puis je me suis dit "eh bien voilà, tiens, ce serait intéressant de venir se confronter à cette chose" dont je ne comprends pas ce qu'elle fait dans le bouquin, sinon que, je l'ai dit, moi, je ne l'avais vu que comme ressort dramatique. Mais je me méfie de ce que je dis. C'est vrai que je l'ai éprouvé comme un ressort dramatique. C'est formidable, ça fait avancer l'histoire, ça la crée, ça fait des tas de choses. Je n'ai jamais bien songé à ce qu'il y avait derrière tout ça.

Et puis naturellement, j'étais très inquiète parce que j'ai un frère. Et alors très curieusement quand je pensais inceste, je ne pensais jamais à mon frère, je pensais à un vieux copain d'enfance qui est représenté ici par Adrien qui est le petit voisin justement, celui qu'on rejoint. C'est mon vieux copain d'enfance que j'ai vu toute mon enfance, avec qui j'aurais pu faire des tas de choses, mais ça s'est jamais produit. Quand je pense à l'inceste, c'est à lui. J'étais un petit peu ennuyée parce que mon frère est, contrairement à moi qui n'ai pas de position sociale, à part d'être prof., mon frère est patron de médecine dans une petite ville de province. Là, j'étais très très angoissée. Et ça n'a fait aucun remous. Ça n'a été remis sur le tapis que là. Il y a là aussi quelque chose que je ne vois pas très bien probablement. Peut-être que je ne veux pas voir, peut-être que c'est mieux pour moi de ne pas voir.

Constant Calmuscki : A vous entendre il y a quelque chose qui me vient comme ça : Unheimlich.

T.P.: C'est traduit par "inquiétante étrangeté", c'est le contraire de "heimlich".

Constant Calmuscki : Aussi dans la discussion qui s'est engagée entre Salvain et Nassif à propos de ce terme "puritanisme". Il y a quelque chose, cet ordre traduit, qui ne passe pas à mon sens. C'est là ce qui sème le trouble dans l'esprit de nous tous. Eh oui lequel ? C'est toute l'histoire de "umheimlich".

J.N. : Vous savez Constant, je vous lis page 446. La dame fait mine de ne pas savoir ce que c'est que ce mot en allemand et voici ce qu'elle écrit "il n'y a rien de plus étrange que ce qui est familier. Lorsqu'on s'attend à l'étrange, on s'attend à tout, on est préparé à la surprise. L'étrange tombe dans une case déjà construite pour lui et étiquetée comme telle. Et lorsqu'il se produit on peut être profondément déconcerté mais au moins on reconnaît cet étonnement puisqu'on l'attendait".

C.C. : Eh bien oui, pour moi tout est là. J'ai pas lu le livre malheureusement ou heureusement. Mais en vous entendant parler tout me ramène...

Ce livre en particulier, cette discussion, ces histoires que nous portons en nous..

M.J. : Ce bouquin, en fait, je l'ai lu il y a un an et demi, je n'ai pas pu le relire il y a une semaine. C'est un bouquin qu'on m'a offert et je ne sais pas qui me l'a offert. C'était à un anniversaire et j'ai mis pas mal de temps avant de l'ouvrir. Je suis tombé sur ce livre avant les vacances d'été, j'en ai lu 50 pages d'un coup, et puis le style m'a paru très prenant, très émouvant dans son écriture, et à la fois quelque chose de très difficile. Je n'ai pas pu le finir à ce moment là. Donc, je l'ai repris un mois après et je ne l'ai pas lâché. Vraiment pendant 15 jours de vacances j'étais vraiment dans le livre.

Ce qui m'avait frappé à l'époque, c'est que je n'arrivais pas à le lire comme un livre habituel. Les romans habituellement m'embêtent, m'ennuient au sens général. On a toujours l'impression qu'on sait d'avance ce qui va se passer, les patients nous racontent des histoires bien plus originales, bien plus intéressantes que ce qu'on peut lire dans les romans. J'ai eu le sentiment que ce livre était comme une parole et qu'on pouvait se rappeler des phrases entières du livre comme on peut se rappeler ce qui se dit dans un entretien préliminaire ou une séance dix ans après, on se rappelle parfaitement, la mémoire fonctionne avec les mots de façon étonnante, pas comme elle fonctionne avec l'écrit.

Ce qui me faisait penser qu'il y avait un effet de parole dans ce livre et pas un effet d'écrit, ce qui me venait c'est la scène de la naissance de Dan. Toute la famille est dans la chambre, et puis il y a l'infirmière qui veut emmener Dan parce qu'il faudrait s'en occuper plus que ne peut s'en occuper sa mère. Cette femme parle et personne ne l'écoute, c'est comme si cette parole ne pouvait pas s'adresser à quelqu'un. La seule personne qui se dit après tout qu'elle pourrait en être l'adresse, c'est Estelle. Elle se dit qu'elle pourrait en être l'adresse, mais sur un mode un peu utopique. J'avais l'idée qu'on devait boire les paroles de l'infirmière, donc après tout je peux me mettre à cette place. C'est un peu comme ça que ça se passe. Il y a une communication à ce moment là entre Estelle et Dan, sans mots, dans une reconnaissance de l'identité d'Estelle. Et puis pas de parole adressée à l'infirmière, mais le regard de l'infirmière et l'infirmière comprend qu'Estelle va pouvoir s'occuper de Dan.

Il y a aussi un autre moment qui me semble important de ce point de vue là, c'est le moment où le père dit à Estelle "c'est ton frère". Je ne me souviens plus dans quelle circonstance c'est dit, tout d'un coup j'ai un oubli, alors que c'était quelque chose qui m'avait frappé. Le père lui dit "c'est ton frère" et elle l'entend comme un reproche, comme si elle ne le savait pas. C'est un reproche à plusieurs niveaux. Elle dit que ça a été pour elle comme une gifle. Donc ça vient comme parole remettant les choses en place.

Ce qui est étonnant, c'est qu'on est toujours dans un savoir d'Estelle, si la parole du père lui vient comme une gifle, c'est aussi qu'elle est censée le savoir et qu'après tout ça ne va pas de soi qu'elle le sache. On est toujours dans une espèce de savoir qui serait insu. On balance toujours entre le fait qu'on voit bien qu'elle sait les choses et pour autant ça fonctionne un peu comme si elle ne le savait pas.

Ma première idée par rapport à ce livre, c'était que c'était presque une cure idéale telle qu'on peut l'imaginer d'un patient, c'est-à-dire que c'est vraiment le patient idéal qui associe librement, qui raconte sa vie, enfin les moments qui lui viennent et au fur et à mesure que la parole se sait une construction opère. Les choses se mettent en place, les fils se raccordent les uns aux autres. Quelque chose qui se savait mais qui ne savait pas que ça se savait tout à coup

devient un savoir. Ma première impression c'était que ce livre c'était vraiment une cure analytique et qu'évidemment c'était une parole, c'était pas du tout un écrit.

Ce qui me fait dire aussi que ce n'est pas un écrit, c'est cette question de l'inscription sur le corps de Tirésia. Au fond, la seule personne sur laquelle les mots auraient une inscription, c'est le corps de Tirésia. Sur les autres les mots ne font pas inscription, les mots passent, ils ne sont pas réceptacles de la parole. Mais pour lire ce livre de Tirésia, ce serait très compliqué.

Le second intérêt que j'ai trouvé à ce livre, mais plus tard, c'est en parlant avec Thierry et Laurence, c'est que c'était vraiment un livre sur l'inceste. C'était vraiment la question de ce livre. Mais d'un inceste qui nous faisait sortir justement de ce qui avait été notre fil jusqu'à maintenant. Je n'ai pas assisté à tous les enseignements. Mais on n'est pas là dans la définition de l'inceste en tant que problématique sociale puisqu'il n'y a pas d'inceste réel. Ce qui se passe entre Dan et Estelle n'a rien d'incestueux, ils ne sont pas frère et sœur. Par contre, on a les méfaits dans le social de cette représentation de l'inceste. C'est pas l'inceste en terme psychiatrique. Si même il y a une notion d'inceste en psychiatrie parce que je pensais qu'au fond entre un alcoolique qui revient chez lui bourré et qui a un rapport sexuel avec sa fille, entre l'inceste mère fils tel qu'on peut le voir dans certains films, comme celui de Louis Malle, il n'y a pas beaucoup de rapport.

Je peux même dire que, dans ce livre, l'inceste venait comme une fabrication, une transgression qui permettrait de ne pas résoudre la question du mensonge parental. L'inceste, ce serait d'être en connivence avec le mensonge parental,
l'inceste ce serait de savoir ce que les parents savent mais ne veulent pas que les enfants sachent. Ce qui vient là comme inceste, ce serait une façon de dire on sait très bien qu'il n'y a rien là d'incestueux. Je peux faire l'amour avec mon frère, je sais que ça n'est pas incestueux, mais à la fois permettre l'irruption de ce mensonge, de ce qui ne se dit pas du côté des parents puisse continuer à ne pas se dire. L'inceste viendrait aider les parents à se donner l'illusion que rien n'a filtré de ce mensonge inaugural.

T.P. : Est-ce que je peux t'interrompre par une citation ? par un petite lecture de votre livre puisque tu parles de philtre. Est-ce que c'est un hasard ou pas, je remarquais que c'est quelque chose qui se trouve au milieu du livre. C'est ce qui, dans le livre, s'appelle "la petite phrase du philosophe". C'est cette petite phrase que le père une fois a donné à Estelle pour qu'elle la répète à Dan comme ce qui donne sens à sa vie d'avocat. Pourquoi es-tu avocat ? Qu'est-ce que tu fais avec tes dossiers ? Le père ne trouve rien de mieux que de donner la phrase en question qui est une citation de Bergson. C'est un petit apologue qui ressemble à d'autres, je pensais à l'apologue de Kant qui est cité dans Kant avec Sade de Lacan.

Je cite "Que ferions-nous si nous apprenions que pour le salut du peuple, pour l'existence même de l'humanité il y a quelque part un homme, un innocent qui est condamné à subir des tortures éternelles. Nous y consentirions peut-être s'il était entendu qu'un philtre magique le fera oublier. Mais s'il fallait le savoir, y penser, nous dire que cet homme est soumis à des supplices atroces pour que nous puissions exister, que c'est là une condition fondamentale de l'existence en général, ah non plutôt accepter que rien n'existe, plutôt laisser sauter la planète".

Je trouve l'intérêt de faire cette citation maintenant prenant la balle du philtre au bond dans le sens où d'abord le père, dans une lettre qu'il écrit à sa fille, lui dit : "votre enfance, un philtre magique qui devait effacer tout le mal du monde". Il me semble que ce qu'évoque cette

citation a le plus grand rapport avec l'objet de cette écriture, à savoir transmettre ce qu'il est extrêmement difficile de transmettre, ce que Patrick Salvain tout à l'heure a appelé l'horreur, et de transmettre de façon suffisamment personnelle pour que ça ait quelque valeur.

On a beaucoup parlé de ce moment de la naissance de Dan, une chambre d'hôpital, une clinique, Dan dans un berceau, l'infirmière qui dit "bon, alors je l'emmène". Personne réagit, un regard s'échange entre l'infirmière et Estelle. L'infirmière comprend qu'elle peut sortir et qu'Estelle va s'en occuper. Mais il y a Estelle qui dit, je sais pas pourquoi elle dit ça, "on dirait un petit singe". Alors silence pesant. Elle se dit : "j'ai été un peu fort, je vais trouver quelque chose pour adoucir mon propos", "il est vraiment pas très joli", c'est là qu'elle reçoit la claque qu'elle n'a jamais reçue. C'est-à-dire qu'il y a une claque dont on entend le bruit mais qui ne se produit pas. Dans les 15/20 pages qui suivent, on entend Estelle se demander : une claque, une claque de mon père ? C'est à ce moment là que son père lui dit, quand elle dit "il n'est vraiment pas très joli", son père lui dit : "Estelle, c'est ton frère".

C'est là la claque, mais la claque elle ne la reçoit pas. Elle se demande si elle la reçoit ou si elle la reçoit pas, su insu. Elle se dit "mon père, une claque, pas possible ; cet homme me donner une claque ? pas possible". Dénégation complète, et peu à peu la claque disparaît. Elle a eu lieu, elle a pas eu lieu, on n'en entend plus parler.

Quand même il y en a une qui viendra, qui giclera de claque, c'est à la fin : qui c'est qui va la prendre ? C'est le voisin, c'est Estelle qui va la lui filer, et en lui filant la claque, elle va dire, c'est vraiment la fin du livre : "je me rends compte que si Adrien il est comme ça, si vraiment il est ce que j'en ai fait, si vraiment c'est moi qui l'ai fait, c'est que j'en ai fait le support de toute la violence que je ne voulais pas introduire dans mon existence, dans ma vie avec Dan, dans ma vie avec mes parents, de cette violence qu'il n'y avait pas de place, pas d'espace pour inscrire. Cette violence il fallait en donner la charge à quelqu'un, ça aura été le voisin.

Reste que, de bout en bout, il n'est question que de ça, il n'est question que de violence, et que de la façon de l'inscrire, et que de la façon de la transmettre. Est-ce qu'il est tout à fait contingent qu'il faille pour cela en passer par l'inceste et par ce qui vient le rendre impossible ?

Parce que, je le répète, c'est un peu une question que je pose, est-ce que l'essentiel n'est pas plutôt que l'inceste lui-même très idéal, ces moments de fracture dont l'écriture à sa façon rend bien compte, écriture assez hachée, est-ce que l'essentiel n'est pas de transmettre par l'écrit, je crois que c'est un écrit, en quoi ces moments de rupture viennent casser l'idéal fusionnel incestueux et en même temps permettre à Estelle, si elle arrive à transmettre, si elle arrive à dire cette violence, d'exister, de prendre une place de sujet dans l'existence?

Je reviens à ce que je disais tout à l'heure : la place de l'inceste. Il me semble que à la façon dont vous en avez parlé on peut tout à fait supposer que vous écrivez des choses sans les savoir, que vous ne savez pas ce que vous écrivez. C'est peut-être ça qui a donné à votre livre cet envol merveilleux, cet envol de danseur, de défi aux lois de la gravitation. Est-ce que pour vous, et pour nous aussi qui travaillons cette question de l'inceste, on n'a pas ça comme évidence à savoir que la première confrontation avec la violence, c'est au travers de la sexualité, en tant qu'elle vient casser l'idéalité de l'inceste ?

Cette claque qui n'a pas été reçue, elle intervient dans une situation à trois qui rappelle à nous psychanalystes ce fantasme "on bat un enfant". C'est l'en-trop de la sexualité qui en même temps est la sexualité même.

Je parlais de la visite des cousins tout à l'heure dont le père dira ce que ça a rompu

dans cette divine harmonie, dans ce philtre magique, il dit, c'est quelque chose : ce que vos cousins ont introduit. Et c'est quand même ça qu'il s'agit de passer, de transmettre, c'est quand même ça l'objet de cette écriture qui fait appel à la Shoah, c'est pas de trop, c'est quelque chose qui s'est installé là, de ce moment de la visite de vos cousins et qui n'est plus parti.

P.F. : C'est-à-dire qu'il y avait cette famille qui vivait assez repliée sur elle avec ce non dit tout autour, dans un monde clos, et ces cousins canadiens qui arrivent, qui sont pleins de vigueur. Il y a quatre garçons et une fille, la fille a déjà eu plein d'aventures amoureuses qu'elle raconte, le cousin aîné veut coucher avec Estelle et il lui dit : "ma pauvre fille, tu crois que je vois pas ce qui se passe avec ton frère, c'est pas ça qu'il te faut. Non, il te faut coucher avec un vrai mec". C'est l'arrivée de l'extérieur et de l'extérieur vigoureux. Pour elle, le Canada c'est les grands espaces, c'est le monde. Ça brise le rapport au frère à ce moment là. Ils sont tout éberlués. Ils vont se cogner à lui, il y en a un qui descend pour boire, l'autre je sais plus pourquoi. Le frère et la sœur se rencontrent dans l'obscurité u vestibule, ils se cognent, se prennent dans les bras l'un de l'autre, veulent s'embrasser. Estelle est complètement affolée, elle échappe au baiser. Son frère, qui a 13 ans, lui dit, elle a 18 ans "il se passe quelque chose qui peut être méchant". J'ai vécu ça avec mon cousin, c'est une chose vraie par contre. Le frère lui dit : c'est physique, c'était juste physique. Je voulais t'embrasser, mais c'est rien, ça compte pas. Elle prend ça comme une horrible blessure, ils se séparent et ils vont pendant des années plus se voir, plus se parler. Comme s'il s'était passé quelque chose. Ils vont se retrouver mais beaucoup plus tard. C'était juste pour expliquer l'histoire des cousins canadiens.

J.N. : Il y a les cousins canadiens et il y a Adrien. Je voudrais citer un passage à propos d'Adrien en tant qu'incarnant une certaine violence puisqu'on parle de la violence. C'est page 271

"Madame, je me désespère ce soir . Pourquoi, pourquoi rappeler ces choses ? (fin de l'écriture en italique). Tous sont morts, ceux de cette histoire, sauf moi et Adrien. Adrien ne lit pas de livre, encore moins lirait-il des notes désordonnées pleines de souvenirs télescopés, de détails démesurément agrandis, et tout cela dans mon écriture qu'il prétendait indéchiffrable. "Tu écris comme une demeurée", disait-il avec jubilation. Dans notre école communale, il était le premier en écriture et moi la dernière, je m'en sortais mieux en rédaction, encore une cause de friction. "C'est mieux d'écrire pas beaucoup avec une belle écriture que d'écrire des tas de choses avec des pattes de mouche", avait il déclaré à propos d'une rédaction où il fallait faire le portrait de son chat. Mon chat a quatre pattes, une queue et des moustaches. Elle avait pris le contenu intégral de son devoir, s'il avait eu vent de la célèbre formule concernant le même animal, sans doute la rédaction aurait-elle été plus expéditive encore : mon chat est un chat, aurait-il écrit. Et de penser à cela j'enrage encore aujourd'hui. Ma famille comptait 3 adultes et 2 enfants, quatre sont morts, cela devrait-il suffire madame ?"

Vous voyez, ça vous donne quand même une idée de l'écriture, mais surtout je voudrais reprendre à propos de la violence.

La violence, c'est finalement ce qui interdit la métaphore. La violence consiste à écrire : "un chat est un chat", sans plus, sans rien pouvoir dire de plus à propos d'un chat qu'un chat est un chat.

Le personnage qui m'a le plus fasciné, moi, c'est Adrien que vous décrivez tout au long du livre, depuis son enfance jusqu'à ce personnage de viveur qui aime l'argent, les bons

restaurants, les femmes, et qui reste tellement systématique et fidèle à lui-même dans cette histoire dont il est plus qu'un témoin. C'est vraiment à lui que cette histoire est racontée, entre autres. Il s'agirait de le convaincre que raconter une histoire ou décrire un chat, ce n'est pas seulement écrire "mon chat a . . .". Ça n'est pas n'importe qui cet Adrien, c'est vraiment pour lui peut-être qu'Estelle écrit qu'elle essaierait de le convaincre, de lui dire mais non, ta vision du monde ne cadre pas. Il y a autre chose que cette tautologie du "chat est un chat".

Je crois que c'est là qu'est la violence parce que la violence d'Adrien, elle est conformiste. Par exemple quand il retourne d'Amérique, leurs parents sont morts dans un accident de voiture, ils n'ont pas eu le temps de mettre quoi que ce soit dans leurs valises pour se changer, ils se sont battus à mort avec Adrien devant la voiture accidentée parce qu'Adrien a prétendu qu'ils étaient responsables de la mort de leurs parents. Ils sont tout maculés de sang, ils veulent se changer, ils n'ont pas d'habit à se mettre. Adrien revient, entre dans la maison, les voit endormis, assiste à cette fameuse scène soi-disant incestueuse. Ils lui demandent de leur acheter des habits et que fait Adrien ? Il leur ramène tout en noir. Les baskets qu'ils ont demandé n'étant pas bien sûr en noir, il les macule de noir avec ce qu'il faut pour que ce soit tout en noir. Donc Adrien, c'est la violence du convenu, du convenable quand on a perdu ses parents, qu'on s'habille en noir. C'est à cette violence que les enfants disent non.

T.P. : Si la violence, c'est de dire : "un chat est un chat" d'ailleurs Adrien ce qu'il dirait plutôt, c'est, excusez-moi la grossièreté : "une chatte est une chatte". Ce n'est pas ça la violence, la preuve c'est qu'il faut lui filer une bonne baffe pour qu'il arrive à bander, ce con d'impuissant. C'est pas ça la violence, la violence, c'est la baffe qui traînait, qui n'avait toujours pas été donnée.

Il y a une question que je voudrais vous poser. Il se trouve que Tirésia finit pas faire le récit à Estelle qui s'en sent vraiment plus qu'embarrassée ; il est impossible qu'elle conserve ça par devers elle. C'est un poids vraiment trop lourd qui va peut-être l'enfoncer et la faire disparaître à tout jamais, il faut qu'elle le fasse passer. C'est à ce moment qu'il s'agit de passer, c'est un des moments de passe de ce récit qui n'est qu'une tentative de passe. Peut-être que vous avez dit des choses sur lesquelles je vous demanderai de vous expliquer sur transmission et passe qui ne sont pas tout à fait la même chose, mais peut-être que ce n'est pas le lieu ici d'en parler.

Je reviens à Estelle qui est en charge de ce récit qui la concerne de très près, récit tellement bouleversant, qui mêle l'Histoire avec l'histoire, c'est tellement épouvantable, tellement terrible de se trouver pris dans ses fils, dans ses nœuds qu'il faut dénouer ça en faisant passer l'histoire. Elle demande à Adrien d'être ce passeur. Adrien, tu seras mon passeur. Adrien vient, pour lui toujours "une chatte est une chatte". On raconte un bout,

Adrien revient à la charge

"Non, non, ne pars pas, écoute", parce qu'au bout d'un moment il en a marre, il veut partir : non, non, écoute, toute la nuit - je ne sais pas combien de temps il faut le faire tenir pour lui faire passer toute l'histoire. Adrien était le passeur. Et puis, peu de temps après, devant la tombe des parents, Estelle est accrochée par Madame Voisin, c'est-à-dire la mère d'Adrien qui lui donne en négatif, on pourrait presque dire, le contenu de ce qu'elle a transmis à son fils dont on peut supposer que c'est une de ces choses qui l'a rendu malade, son fils est vraiment malade, et la mère, dans son instinct de mère, a peur que cette histoire qui a maudit tant de monde ne vienne maudire Adrien à son tour. Et elle va trouver Estelle. Devant la tombe des

parents, elle lui dit "ne fais pas ça Estelle" et elle lui retransmet en négatif toute cette passe qu'Estelle avait faite à Adrien. Là c'est l'horreur pour Estelle qui se dit : mais c'est impossible, ce que je reçois là, c'est le récit d'une pleureuse de village. L'histoire de Tirésia, mon histoire, c'est pas ça. Il faut donc repartir à la quête d'un nouveau passeur, Madame, l'opéra, une petite fille, un lecteur. Ça c'est un moment étonnant de cette transmission à laquelle elle convie, oblige Adrien dans sa présence de passeur ; et le résultat, c'est cette espèce de sidération devant ce qui lui en vient : une pleureuse de village, qui s'épouvante mais qui raconte un peu la même histoire que celle de Tirésia.

P.F. : Oui, mais ça devient les éditions Harlequin. J'en ai lu quelques uns des romans publiés par Harlequin, c'est pas si mal, tout y est et c'est épouvantable que ça soit pas si mal. Elles y sont toutes nos histoires, nos histoires de violence, d'horreur, de désir, elles y sont. Mais c'est horrible, ça n'est qu'Harlequin. C'est ça qu'elle refuse.
Quant à ce que vous disiez tout à l'heure, j'ai vu quelque chose. Adrien, ce garçon qui veut absolument rester ancré dans le réel, qui veut gagner de l'argent, qui veut bien vivre, qui veut avoir une femme agréable, des enfants, mais c'est n'importe quel lecteur que j'essaye de convaincre que ce que j'écris, ça existe aussi. C'est probablement ça, je suis pas si folle, écoute moi, ça a existé, ça a même tellement existé que toi-même tu en as souffert, tu ne t'en rends même pas compte.

T.P. Je crois que la violence, c'est bien "un chat est un chat" et ça c'est insupportable.

P.F. : Oui, j'entends toujours les gens dire "oh les bouquins à quoi ça sert ?". Certainement c'est insupportable, pour moi.

M.J. : Ça me rappelle cette scène où Estelle parle du souvenir de l'abandon de Nicole. C'est le moment où elle se souvient qu'avant la naissance de Dan, elle vivait avec Nicole et que Nicole lui a dit : j'en ai assez, débrouille-toi toute seule. J'ai besoin de partir, donc elle part aux États-Unis. Elle veut pas partir, elle veut pas être séparée de Nicole, et elle arrive avec la baby-sitter chez cet homme qu'elle reconnaît comme son père à ce moment-là, et son père lui dit : je suis seul maintenant. Sans repérage, comme si elle ne rompait pas sa solitude. Le départ de Nicole le mettait lui aussi dans la solitude comme elle, Estelle, avait été, comme s'il n'y avait pas possibilité, après tout, d'être à plusieurs, pour Estelle d'être avec quelqu'un. Le père d'emblée lui dit qu'il est dans la solitude. Estelle parle à ce moment d'un effondrement narcissique, quelque chose de terrifiant pour elle, d'une très grande violence. Cela la renvoie d'emblée -au fait qu'elle ne peut pas être la fille de cet homme là. Elle ne peut qu'être une adulte avec cet homme là. C'est à la fois le premier souvenir de sa rencontre avec son père, et à la fois dans ce moment où elle voudrait lui tendre les bras, précisément elle est remise à une autre place, une place de femme, d'épouse, d'adulte.

Il me semble que ce qui fait violence dans cette histoire là, c'est toujours l'impossible d'être en relation avec l'autre. Toute relation est impossible avec le père, avec Tirésia, avec Nicole. La seule relation qui semble possible, c'est avec Dan, mais au prix de ne pas être dans l'actualité, mais d'être dans une relation à un autre qui... c'est parce qu'on rencontre cet autre là qu'on a une existence. C'est pas une relation d'actualité avec un autre semblable. Je ne sais pas si on peut parler de relation au grand Autre. L'expérience de parler directement à Dieu, ça

serait un peu du même ordre. La relation à Dan échoue, la relation à Dieu échoue, il faut effectivement qu'elle rencontre un homme avec qui elle parle peu, Phil. Elle essaye de lui parler, mais il ne l'écoute pas.

J.N. : Le jour où elle veut dire qu'elle connaît Alwin, elle le dit sur son vélo, elle fait une chute. Elle a un coup sur la tête. Elle se rend compte qu'il ne faut surtout pas qu'elle parle de son passé.

M.J.: Il faut arriver à transmission. trouver une autre forme de transmission.

J.N.: La transmission, à vous lire en tout cas, c'est la seule transmission possible, c'est à quelqu'un comme là, Madame. La seule fois où l'adresse à Madame n'est pas en italiques, je suppose que c'est volontaire, c'est page 119 "Madame, je voudrais que vous fassiez le récit de Tirésia", quand vous dites ça "notre père croyait en la justice, peut-être voulait-il y croire, peut-être n'avait-il plus d'autre choix, il était avocat, non pas juge, il aurait pu l'être, le désordre moral de la nature le bouleversait, malgré les railleries de notre voisin, un simple ver de jardin avalé devant lui par un merle pouvait le faire pleurer car alors, Madame, tout son savoir ne servait à rien, c'est ce qu'il disait notre père. Il était avocat et nous, ses enfants, nous pensions qu'il pouvait placer le fléau de la balance du bien et du mal à son exacte place et ainsi donner à chaque acte son exacte identité. Je voudrais que vous placiez le récit de Tirésia à son exacte place et que vous lui donniez son exacte identité afin que je puisse le reconnaître tel que je l'ai entendu pendant les 5 jours et 5 nuits d'une agonie, le récit d'une femme sans larmes est d'une force presque indestructible".

P.F. : Le récit de Tirésia est son passage dans les camps où elle a servi de cobaye, pour qu'on soit clair, à un médecin fou, et, par sa force, elle a réussi à sauver d'autres jeunes femmes dont cette Nicole qu'elle a non pas connu là, mais sauvé là de la mort. C'est donc le récit de l'horreur totale qu'Estelle n'arrive pas à encaisser, elle ne peut rien en faire. Elle arrive même pas à le raconter. Finalement elle le racontera pas parce qu'il y a rien à en faire.

L.R. : Après être passé effectivement à la prière à la voisine, il y a une sorte de boomerang du récit de la voisine qui fait apparaître que finalement c'est pas ça. Il me semble qu'il y a là un temps de modification pour Estelle. Il y a ensuite une scène avec Tirésia qui est à ce moment là sa mère où l'horreur est dévoilée. Elle peut à ce moment là toucher sa mère, réellement, c'est après que vient "enfin j'ai été touchée, Phil". Ce que tu rappelais de la scène du départ "je suis seul", parole catastrophique pour Estelle, c'est à ce moment là qu'elle dit "j'avais perdu mon corps de 4 ans". C'est peut-être là que s'origine, entre autres, cette fabrication de cette place pour Dan qui va venir combler : "je suis rentrée dans mon corps". Il y a quelque chose qui se renoue après le passage du récit où elle peut à ce moment là toucher le corps de sa mère sans voile. L'horreur passée peut à ce moment là se dire. Ce toucher là est repris par "enfin quelque chose en moi a été touché", c'est-à-dire traversé par le langage, ce qui fait sortir de l'inceste.

P.S. : L'inceste est un compromis dans le rapport à la cruauté. Ce débat me fait penser à celui concernant les descendants de déportés. Leurs symptômes ont-ils pour source la période traumatique ou bien devrait-on considérer que cette dernière n'a été qu'un point

d'appui accidentel pour la manifestation d'une structure ?

L.R. (?) : Et pourtant j'en ai entendu parler dans ces termes là, en termes de pulsion de mort, ce qui avait soulevé de violentes réactions

P.S. : L'horreur aussi, on peut entendre des gens en parler de façon hystérisée ou jouissante. Même ce mot ne suffit pas à dire ce que peut être l'inhumanité.

T.P. La cruauté de l'humanité, dans cette citation de Bergson que je faisais, il me semble qu'elle est présente, offerte mon existence de moi sujet, pour le faire vraiment à la façon kantienne, n'est possible qu'à la condition que quelque part quelqu'un souffre le martyr. Ça s'appelle pas le sadisme, mais plutôt le masochisme, ça serait la condition masochique comme nécessaire à la sexualité, c'est-à-dire à mon existence de sujet. Voilà ce qui serait en l'occurrence la cruauté qui fait que pour écrire quelque chose là-dessus il faille : 1) dire les problèmes qu'il y a avec le père, 2) monter un inceste de toutes pièces, 3) le détruire, le démolir jusqu'à envoyer le petit frère à la tombe, et on l'envoie, c'est un échange, c'est très bien fait. Ça se passe autour du nœud d'une cravate, c'est pas qu'elle se noue autour du cou pour le pendre, mais j'ai compris qu'il y avait un truc dangereux, je te le refile. A ce moment-là, c'est dit j'ai cru qu'il allait faire le premier pas vers la mort. Voilà un texte qui est fait pour essayer de décrire que cette condition du masochisme est essentielle à la condition de l'homme, c'est-à-dire à sa condition de sujet sexué. Cette citation de Bergson, elle plane sur le livre.

J.N. : C'est le testament du père.

T.P. : Dont Dan s'empare et connaît le destin que l'on sait, c'est-à-dire tragique.

Didier Grimault: Cette histoire sur les camps et "nous sommes éternels", dans la petite pratique que je peux avoir, effectivement il est question d'éternité parce que les petits enfants de ceux dont les grand-parents ont été dans des camps sont confrontés à des grand-parents éternels, c'est-à-dire inenterrables. Je me rappelle d'une phrase qu'avait dit Françoise Wilder, c'est une phrase qu'on utilise dans le sud de la France : on dit, lorsqu'on enterre quelqu'un, "et que la terre lui soit douce".

Thierry Perlès « Nous sommes éternels»

Paris le 25/2/93

Madame, j'avais préparé quelques notes en vue de cette réunion de notre association que vous avez bien voulu honorer de votre présence. Heureusement, je ne les ai pas lues. Ce sont ces notes, assez remaniées et flanquées d'un après-coup, que je communique dans ce courrier à l'occasion du compte-rendu de cet après-midi.

J'y parle de bien trop de choses, c'est sans doute que je me suis laissé submerger par votre livre. C'est aussi ce qui me fait précéder ces considérations désordonnées par cette ouverture qui se sent un peu sotte.

Sans doute y avait-il quelque chose d'impérieux pour moi à écrire sur votre texte, et je m'en demandais la raison. Mais avant de chercher à répondre je voudrais vous exprimer ma reconnaissance pour ceci, que votre livre me soit une telle provocation à la réflexion.

La raison qui me fait travailler depuis votre texte, je crois maintenant la voir en ceci, c'est que ce livre est préparatoire à un acte. A ceci tient ce que, je le dis plus loin, que le lecteur est une fonction que vous réinventez, de même que j'ai pris ce terme de passe au sérieux. Le style de ce livre est là, à convoquer un lecteur, un allocutaire, un espace, dites-vous aussi, pour y inscrire ce que tout votre livre prépare et qu'il laisse en suspens, mot qui me paraît à sa place dans une œuvre quasi chorégraphique.

J'ai pisté quels étaient les passeurs de cette histoire, et je conclus que c'est le lecteur, à qui vous laissez le soin de glisser son désir dans les déchirures de votre livre. Il y a là quelque chose que je ne sais pas dire, et beaucoup de sottises que je ne veux pas dire. Les conditions d'un acte sont là réunies, après plusieurs centaines de pages qu'il a fallu pour ça. L'acte lui-même a eu lieu, il est cette écriture même, mais qui va dire en quoi cet acte consiste? Une parole, elle ne peut se comprendre elle-même, il faut un autre qui la lise : à cette aune, les paroles sont choses rares et précieuses! Votre texte en est certainement une, au moins une. Et j'ai pensé que peut-être était-ce parce que c'en était une, parce qu'elle avait pour fonction d'être un appel à l'acte, que le style de l'adresse devenait nécessaire. Quel est le passeur qui est ainsi convoqué? Il m'a semblé qu'il fallait le situer en son rapport à l'agent. Non, certes, qu'il soit cet agent, mais comme tiers, témoin appelé à reconnaître que l'écriture a fait son office, qu'il lui revient la gloire d'ouvrir à l'acte, -Madame, vous avez écrit un opér'acte-, par où un agent a été débusqué et sommé de remplir la fonction à laquelle il ne pouvait plus se dérober. Comme si c'était pour lui la même chose, un fois démasqué, qu'effectuer sa fonction et chercher à la fuir.

Je ne fais pas une mystique de l'acte. Mais j'essaye d'être conséquent. On peut apprendre de votre livre ce que c'est qu'un acte, ce qui le rend possible, souhaitable, nécessaire. Cette passe d'Estelle, c'est l'occasion pour le lecteur d'apprendre ce qu'il en est du travail d'écriture qui préexiste, qui préside à la dimension de l'acte. Vous concevrez que bien au-delà de cette question de l'inceste qui fut le prétexte de notre rencontre, un lecteur psychanalyste se sente alors vivement intéressé. Ce qui s'est passé à un point que je ne peux vous dire.

Je suis obligé de penser que la dimension de la contrainte, de la violence et de la soumission secrète à son ordre, que l'exploration anxieuse puis l'appropriation à la fois incontournable, étrange et inquiétante de ce qu'il recèle n'est dans votre roman ni le fait du pur hasard, ni celui de votre simple fantaisie. Ce sont là bien au contraire des choses appelées par cet acte que le livre écrit, intimement articulées à lui, à sa possibilité, puis sa nécessité. Tout ceci a décidément quelque chose d'impérieux. Auteur? Comme si j'écrivais sous la dictée, avez-vous dit. Avouez que l'Autre, qui vous a dicté, en connaît un bout en fait de structure. Je vous garantis que pour avoir essayé de m'élancer derrière vous sur sa piste, j'ai connu quelques moments difficiles. Jusqu'à ce qu'il m'apparaisse -ce qui n'a pas réduit mes difficultés, comme ça se comprend, mais les a au moins justifiées- que c'était toute la théorie psychanalytique du sujet, des pulsions, de la cure et donc de l'acte analytique qui étaient convoquées, aussi loin que viendrait à quelqu'un la fantaisie de se laisser prendre au jeu. Je vous laisse le soin d'apprécier jusqu'où je l'ai poussée. Évidemment à la fois trop loin dans le cadre de cet enseignement, et pas assez par rapport à l'ampleur de la tâche dont il s'agit.

Mais en voilà assez, je crois que je veux entendre un "ça suffit! ". Ça y est.

Avec toute ma gratitude

Thierry Perlès « Nous sommes éternels » 2

Taire soutenir à une œuvre une thèse, et la mise à l'épreuve de cette thèse... mais en présence de son auteur, c'est autre chose.

Un auteur...

Celui-ci en tous cas nous a à sa façon convoque comme lecteur somme toute à cette place singulière de Madame, puisque livre et pas opéra. Puis, pour qui veut bien occuper cette place laissée vacante, au moins autant que celle de l'écrivain, le tourbillon de l'autre : Dan, s'y mettre? La place du lecteur est vacante pour autant que ce qui soit donne n'est pas un livre, n'est pas constitué en objet calibré. Même la beauté, si l'Opéra la représente, n'aura pas su...Donc au lecteur, sil s'en sent, de faire le livre à lire. Un inceste pour Ces noces du désir et de l'amour, et puis quoi, pour celles du désir et de la sexualité? La sexualité s'y révèle prise dans un curieux compagnonnage, maudit. Une malédiction qui est une loi, qui devrait même être La loi puisque ma lecture va soutenir que c'est par là que le Sujet apparaît. C'est une loi au même titre, semble tire le roman, que l'est celle qui donne sa tonalité à tout l'ouvrage, la loi de gravitation. Le prénom : Estelle, dans cette ambiguïté existentielle, qu'est-elle : une étoile tombée du ciel. Et ce qui tombe fait mal, car ça tombe au bon moment -les cousins- / et ça tombe lourd: avec une densité de pierre. Comment ça s'écrit au féminin?

De la dan 's 'ité de ce livre, coule une Claire, diaphane goutte de pluie, Perlette, parmi les gouttes: effet plus dissociatif, quoiqu'il paraisse, qu'agrégatif, avec charge à chacun, avec l'aide des notes d'Estelle, de théoriser ce ratage : il est sexuel, et s'appelle le masochisme, position inhérente à l'atroce condition humaine. Soupirs...

Pour le lire, commencer par l'exact milieu du livre, et suivez le guide : ici Bergson.

Madame,

nous sommes dans notre association au travail sur ce thème que nous nous sommes donnés cette année, l'inceste. A ce mot nous en avons accolé un autre, avec me semble-t-il la seule intention de l'utiliser pour interroger l'inceste. Cet autre mot, cruauté, est là pour nous comme en réserve, et c'est une réserve qui aujourd'hui commence à fonctionner. Car d'abord il pouvait paraître que des psychanalystes n'avaient pas besoin de lui pour interroger l'inceste. Toute la réflexion de la psychanalyse freudienne n'a pas d'autre objet depuis Freud lui-même que de tenter de rendre lisible à l'homme ce qu'il est en fonction de ce à quoi le conduit l'oracle qui prescrit à chacun d'avoir à réécrire pour son propre compte le drame d'OEdipe. C'est en effet une question d'écriture qui se pose, de lisibilité de l'homme, d'en reconnaître le codage incestueux. Et il ne paraît pas exagéré de dire que la psychanalyse freudienne a

remarquablement fait la preuve, dans sa pratique, de sa pertinence. Mais depuis pas mal de temps maintenant, pour Freud disons depuis 1914, des questions complexes apparaissent, qui impliquent de faire des retours sur la théorie en fonction des incitations qui viennent de la pratique, pour rouvrir des dossiers qu'on tiendrait sinon un peu hâtivement pour clos. Cette nouvelle interrogation s'est constituée comme une remise en cause de la pierre angulaire de la théorie analytique, la théorie des pulsions. C'était avant toute chose une remise en cause de la psychanalyse par elle-même. A la suite de Freud certains, dans la descendance desquels nous nous situons, continuent d'interroger leur champ au travers de ce qui vient, serait-ce de façon confuse, le limiter, voire le remettre en question. C'est ainsi que Freud en vint à s'interroger sur la place à accorder, à côté de notre libido bien aimée, à ce qu'il a appelé la pulsion de mort.

Lorsque nous nous sommes donnés l'inceste comme thème de travail, il s'en est fallu de peu que nous nous en contentions. Heureuse idée que celle de ce collègue qui pensa à lui en adjoindre un autre. L'accord qui se fit ensuite sur cruauté relève de la petite histoire, mais c'est de tous ceux qui furent proposés celui qui est le moins marqué sociologiquement -ce n'est pas barbarie, ni sauvagerie-, qui ait donc le caractère le plus général et le moins connoté.

Voici donc ce qu'il me semble pouvoir dire du sens que prend aujourd'hui cette petite aventure de l'inceste dans notre enseignement: la cruauté est convoquée en contrepoint de l'inceste de la même façon que pulsion de mort le fut pour répondre à libido. Je ne dissimulerai pas l'amusement que j'éprouve aujourd'hui, comme devant un clin d'œil qui me vient de je ne sais où, à devoir reconnaître que c'était ça, et rien d'autre, que nous poursuivons. Que c'était le recommencement de cette éternelle même farce de la psychanalyse dont je suis encore le dindon, que tout le bazar juridique, sociologique, voire journalistique, que tous les témoignages du vécu, les cliniques de l'inceste, la biologie elle-même -mais là, directement-, bref, que toutes et tous ne pouvaient que nous ramener à ce point de retour obligé, à cette question qui est celle de la psychanalyse, celle du statut de ce qui limite le champ de la libido et de ses avatars lesquels comprennent ce qui, de ses émois, règle le parcours et l'écoulement: il s'agit bien ici de la question de ce qui en subvertit la notion, non de ce qui l'ordonne. Qui cependant compatira pour nous qui devons errer jusqu'à ce que la rigoureuse évidence ne s'impose: ce n'est pas d'avoir été précédés des centaines de fois dans cette voie qui nous évitera l'obligation d'avoir à la parcourir à nouveau, un par un, chacun pour soi. On n'échappe pas à sa résistance. Heureusement.

Permettez-moi, Madame, de vous ennuyer encore avec quelques autres considérations analytiques qui découlent de cette affaire de pulsion de mort et des problèmes qui s'y rattachent. Le masochisme, au travers des différentes formes qu'il revêt, est sans conteste une application problématique de la pulsion de mort -également nommée pulsion de destruction. C'est étrange de voir à quel statut le masochisme en est parvenu dans la théorie analytique. La réflexion a d'abord conduit à voir en lui ce en quoi l'humanité était condamnée : au malheur, à la névrose, à la violence et à la culpabilité. C'est la forme la plus basse, la plus régressive par laquelle les pulsions de vie et de mort soient liées. Mais on pourrait poser l'interrogation autrement: car le masochisme ainsi défini n'est-il pas aussi le dernier rempart face à la déliaison des pulsions? Peut-être notre époque est elle plus que jamais sensible aux craintes que peut susciter l'autonomisation de la pulsion de mort. Et il y a surtout que dans la cure, sa reconnaissance est d'une certaine façon la chose la plus haute, à tel point, dit Freud, que sa formule fondamentale n'ait jamais été retrouvée, mais toujours reconstruite : si de *un enfant est battu* (1) vient que c'est mon père qui bat l'enfant, il ne viendra jamais que l'enfant, *c'est* moi, mais seulement ceci, que l'enfant, *ça ne peut être que* moi.

J'ai été injuste dans l'exposé que je viens de faire, à ne me situer qu'intérieur au *corpus* analytique. Non que cet abord soit faux : sans la psychanalyse rien de tout ceci n'est articulable. Mais il ne suffit pas de lire les auteurs pour de ça prendre la mesure, c'est un cheminement qui ne peut se faire qu'à découvert. Et si quelque air d'éternité, gage d'un sommeil de plomb, semble parfois parer ces vérités analytiques, la lecture de votre roman me semble elle bien faite pour nous y éveiller. Et pour moi plus encore sa relecture, du jour où j'ai su que vous acceptiez notre invitation. J'ai donc pris la place que vous laissez vacante, celle du lecteur auquel vous vous adressez pour avoir éprouvé d'abord les échecs de cette entreprise de transmission qui paraît être la seule justification de tout ce travail d'écriture. Et transmission de quoi? sinon de la difficulté qu'il y a à reconnaître que la marque minimale à laquelle se reconnaît le sujet, la condition dernière de la possibilité de son existence, c'est la souffrance, la violence, la torture. Je suis moi-même un peu troublé par le caractère inexorable de cette mienne formulation qui demande sans doute à être précisée, et notamment dans la mesure où elle trouve sa valeur comme condition de l'assomption de son sexe. Mais plutôt que de chercher à l'atténuer par quelque circonvolution oratoire, je préfère la laisser telle pour l'instant et avancer dans la lecture à laquelle me provoque votre livre.

Cette lecture peut d'ailleurs se faire de multiples façons. Si je la commence par le début, je trouve une fille qui se demande comment se représenter cette idée incroyable que son père ait manqué de (à ?) la gifler, pour la réflexion à laquelle elle s'était laissée aller, rapport à l'allure disgracieuse qu'elle trouvait à son petit frère. Voici une violence problématique qu'avec la venue de ce frère il faudra rejeter loin, plusieurs centaines de pages plus loin. Du moins dans les énoncés de la narratrice. Mais cette violence infiltre tout le roman de ses résonances, de son poids, et aussi de ces scènes répétitives : dans la tranchée du jardin avec le premier fantasme, ou près de la rivière, autour d'une partie de pêche ou dans l'impasse de l'horrible fraîcheur d'un deuil, il y a ce frère qui se bat, il y a des coups qui pleuvent comme des pierres. De fait c'est cette violence qui donne lieu à cet acte d'écriture vraiment très singulier qui s'appelle un chiffrage, ce qui est ici à entendre au pied de la lettre : un sujet y chercherait le chiffre de sa destinée. Exemplairement c'est dans l'impossible assomption sexuée d'une relation amoureuse entre le frère et la sœur que ce chiffre apparaît pour la première fois (2).

Madame, vous m'avez dit que dans cette histoire, l'inceste n'est qu'un ressort dramatique. Et je crois vous avoir répondu que c'était bien la raison pour laquelle votre roman m'intéressait tant : à quoi ce ressort peut-il donc être utile? À inscrire, avec son impossible sexuation comme telle, la possibilité de sexuation de l'un des deux au prix de la mort de l'autre, c'est à dire au prix du déchirement qui se donne ici à lire sous la marque du chiffrage.

C'est là que dans une tranchée, à ciel ouvert, commence le travail de cette répétition où nous avons appris que se spécifie la pulsion de mort.

La lecture ici paraît très simple : il suffit d'ouvrir le livre en son exact milieu pour y trouver cette petite phrase que le père donne comme exemplaire du sens qu'il donne à la vie: *"Que ferions -nous si nous apprenions que pour le salut du peuple, pour l'existence même de l'humanité, il y a quelque part un homme, un innocent qui est condamné à subir des tortures éternelles? Nous y consentirions peut-être s'il était entendu qu'un philtre magique nous le fera oublier... Mais s'il fallait le savoir, y penser, nous dire que cet homme est soumis à des supplices atroces pour que nous puissions exister, que c'est là une condition fondamentale de l'existence en général, ah non! plutôt laisser sauter la planète..."*

Et le père d'ajouter :*"...votre enfance a été... ce philtre magique que nous avons voulu*

boire, et nous avons voulu vous le faire boire aussi. Votre enfance . un philtre magique qui devait effacer tout le mal du monde..."

Averti de ce que la solution du philtre peut avoir d'à la fois dérisoire et décevante, qui ne serait pas d'abord tenté par la solution de la mort du supplicié? C'est ce que tentera le roman, par la mort de Dan, cette part du sujet qui, d'être liée à l'amour, doit trouver la mort. Dan appréhendé dès lors comme ce qui est à la fois le plus attachant et l'étrangeté même, revêtu de cette mission paternelle au cours d'une cérémonie d'échange, sera l'objet constitué pour *"cette passe qu'aucun vivant n'enseigne "*. Dan trépasse. Par où Dan pourrait être in fine l'analyste de la fable.

Cette dimension de la passe, présente dans tout le livre, s'origine d'ici : c'est en effet un livre écrit tout entier sous le signe de l'adresse : au voisin, à une Dame qui saurait écrire, à une petite fille à l'appétit de vie grand ouvert, et dont la curiosité promet de ne faire qu'une bouchée de ce dont des vivants qui ont du mal à vivre se trouvent encombrés sur leur chemin de vivants. Passe en effet qui au bout du compte se propose au lecteur, passeur lointain.

Madame, l'inceste est-il ici autre chose qu'une fiction pour faire passer l'horreur, pour la piéger. Et si l'inceste est englouti dans ce passage, fragile esquif, notre souci ne s'est-il pas pourtant déplacé ailleurs? Avec ces débris qui s'entrechoquent dans la furie de ce site le pire y est né, qu'il va falloir suivre. Notons que le père mort préside à l'inauguration de cette passe, à son premier temps appelé échange : mon toi-de-l'amour, je t'envoie pour cette place désignée par le désir de mon père en cette mission du côté de l'horreur, pour que me revienne autrement l'indication de mon existence. Cette place, le désir du père paraissait en effet l'avoir d'abord attribuée à Estelle. Que ce soit le père en tant que mort se met en rapport avec ce qu'Estelle a compris : elle a pu repérer ce qui en ce désir manquait à la signifier. Elle n'est pas du père la femme, sait qu'elle perdrait gros à entretenir cette illusion que son père s'est parfois plu à faire miroiter. Ajoutons qu'elle sait aussi que le destinataire du père paraît bien n'être parfois que le père lui-même, bon papa dont elle a appris à reconnaître les petites faiblesses. C'est tout un imaginaire qui s'apprête à en prendre un vilain coup, ce que souligne la place d'un miroir autour duquel son père aimait à tourner, et devant lequel, enfilant une symbolique cravate, c'est son frère qui vient maintenant se mettre, échangeant pour ce qui lui paraît être la première fois, en un instant, éternel assurément, un regard avec sa sœur.

Je ne me propose ici que d'introduire à une lecture, celle de ce texte comme parcours qui n'a pu s'écrire que des seuls à-coups de la répétition : site personnage de Dan y paraît désigné comme la première victime, c'est contre Estelle qu'ensuite elle se retournera, la détachant de son firmament pour la laisser filer, dans le vertige de la chute, son destin d'étoile selon une trajectoire dont la direction s'avèrera commandée par l'irrésistible attraction qu'exerce l'énigmatique Tirésia.

Il y a une névrose exemplaire, l'obsessionnelle, où le sujet joue à produire par la fuite précisément la satisfaction à laquelle il doit se refuser, ce pourquoi il avait pris la fuite. Drôle de jeu, car les sujets y enragent, qui remettent indéfiniment cela. Curieux mécanisme de défense contre la satisfaction interdite, notait Freud, le même Freud que celui qui justifia les plus grands schismes qui ont affecté la psychanalyse de son temps autour du dogme : les processus de défense ne sont pas sexualisés (3). Quelque soit la saveur du rapprochement que ça suggère avec le vœu (pieux) d'un obsessionnel, je pense que cet énoncé ne prend son sens que rapporté au contexte des discussions scientifiques: libido et forces du refoulement sont deux choses de nature différente. Freud insiste sur ce point qu'il ne faut pas, ce serait une belle hypocrisie en effet, confondre tout dans l'unité d'un même amour. Qu'est-ce à dire ? Que pour

Freud, à défaut d'être sexuel, le refoulement est sexualisable? Que je sache, malgré ce qu'il dit de la névrose obsessionnelle, Freud n'articule pas cela.

C'est en terme de lien, de liaison que Freud reprendra la question, nous l'avons vu pour le masochisme : le masochisme, ou le lien de la dernière chance! Comment avancer dans cette affaire, si comme Freud on ne peut se représenter quoi que ce soit de l'économie propre aux dits "processus de défense" sans les lier d'abord à un érotisme qui leur apporte sa marque déjà toute constituée? A ma connaissance, Freud laisse la question derrière lui. Et Lacan sautera le pas, avec le mot de jouissance, par lequel il réentreprend la lecture des pulsions freudiennes. Exemple : la jalouissance. Lacan prend soin de distinguer la jouissance sexuelle de cette autre jouissance, mais par là se réintroduit la difficulté entrevue avec Freud devant le distinguo pulsionnel entre les forces de la libido et celles qui ouvrent au refoulement. Car ce qu'il va peut-être falloir finir par reconnaître, c'est que de jouissance sexuelle, il ne saurait à ce titre en exister que dans l'ambiguïté d'un pluriel, renvoyant à une conjonction de deux jouissances de nature différente, à moins de poser qu'en termes freudiens, il n'y a pas de jouissance sexuelle, la libido, ça ne jouit pas, tout juste que ça livre ce que ça a d'organique, c'est à dire du plaisir ou du déplaisir. La jouissance ainsi promue c'est ce qu'on trouve dans les lathouses, ces lieux psychiques -mais pourquoi pas éventuellement publics- ainsi dénommés par Lacan où il est question de jouer sur les tranchants de l'oubli et de la vérité, ou encore, pour reprendre le texte du roman, à hauteur du philtre.

Ce serait le moment de rappeler Dante: “*Ma tu che sol per cancellare scrivi*”

Mais justement, pas seulement de le rappeler. Permettez qu'en vous invitant, en en appelant à quelqu'un de ceux qui écrivent, un psychanalyste confesse sa confusion. Si, en effet, il y réfléchit suffisamment, il devra bien se résoudre à s'arrêter devant une nouvelle difficulté : où inscrire le résultat de l'opération que vise le procès analytique et qui, sous le nom de sublimation, se présente à l'examen de Freud comme "désexualisé"? En fait de déliaison, il se trouve placé devant une énigme. Comment alors, Madame, ne saisirait-il pas l'occasion que vous lui offrez pour vous demander de le mener un peu plus avant sur ce chemin si difficile pour lui?

Puisqu'au fond il se pourrait bien que la question dont la réponse lui manque, serait, posée sous une forme aux allures un peu cavalière : quelle est la raison du pied du poète? -ou aussi bien : qu'en est-il du pied de la lettre.

Thierry Perlès

1 "*Un enfant est battu* ", S. Freud, 1919. in : "*Névrose, psychose et perversion*", PUF.
2 dans le livre, la scène qui conclut le temps des cousins.
3 voir "*Un enfant est battu* ", fin de l'article déjà cité.
4. Je ne résiste pas à faire ici citation d'un de ces passages typiques du casse-tête freudien : "La conscience et la morale sont apparues du fait que le complexe d' Œdipe a été surmonté, désexualisé par le masochisme moral la morale est resexualisée, le complexe d'Œdipe ressuscité, une voie régressive est frayée, de la morale au complexe d'Œdipe." S. Freud," Le problème économique du masochisme ", 1924, in:" *Névrose, psychose et perversion*", PUF.

Après-coup.

Cet *"Échange"*, central dans l'économie de l'œuvre, mérite qu'on y revienne encore, du fait de ce qui s'y articule. De l'importance de ce moment, on aurait un indice supplémentaire dans le fait que c'est à cette occasion qu'a lieu la première nuit d'amour entre Estelle et son frère. Or il y a lieu de remarquer que ce qui rend possible l'accomplissement de cet accouplement -décrit du luxe d'un "*dormir avec le sexe de son amant en soi* "-, c'est que Dan s'est investi des atours de la puissance paternelle on l'a vu avec la cravate, la mission, mais c'est plus encore, en tant qu'il est allé chercher dans les dossiers du père mort le savoir nécessaire à l'accomplissement de sa virilité. Il y a de la part d'Estelle à la fois la surestimation toute hystérique de ce savoir, et en même tant sa récusation sous la forme d'un *je ne prend pas ce savoir pour moi* qui la déplace par rapport à la position de l'hystérie dont nous sommes coutumiers par où une autre aurait trouvé là l'occasion d'incarner le phallus. Elle laisse ça à son frère, incontestablement dans un procès d'identification à son sexe qui lui en coûtera; mais qu'il en coûte ce qu'il en coûte à mon héroïne, semble dire l'auteur, puisque c'est ça la vérité.

Mais on voit également en quoi ce renvoi de Dan à sa jouissance phallique, comme quelque chose dont elle demande à se séparer -son frère lui devient alors la chose la plus étrangère, plus : il l'initie, de cette position qu'il occupe maintenant, au sentiment d'étrangeté- ne fait qu'introduire à ce dont il s'agit, et qui a justifié, et continue à mes yeux de le faire, d'admettre que c'est dès ce moment que s'ouvre le temps de la passe. Comme susdit, Dan y serait du côté de l'analyste, je dirais d'autant plus freudien qu'il s'y montre caricaturalement œdipien. Mais la suite est que la jouissance qui l'intéresse, Estelle, c'est celle dont les marques se lisent sur ce corps de Tirésia. Autrement dit : Estelle deviendrait celle qui met le savoir en place de vérité, le savoir dont est porteur le corps de Tirésia. Ce deuxième temps qui s'ouvre trouve un renvoi très concret dans ce que pourrait venir signifier ici le mot d'analysant.

Si je prends le risque d'une certaine lecture lacanienne, ce n'est pas pour me défiler en chemin, mais bien pour tâcher d'éprouver la démarche en question, en tant qu'elle se présente comme une voie qui permette d'interroger l'inceste au-delà du complexe d'OEdipe. Le roman de Pierrette Fleutiaux a la consistance nécessaire à me donner l'appui de cette entreprise. Ceux qui l'ont lu savent qu'il y a deux mères. L'une est jeune, jolie, féminine. L'autre, Tirésia, est l'énigme même, voilée, dont je ne rappelle ici que ces propos par lesquels la narratrice l'évoque le livre à partir duquel tout s'interprète, une matière qui ne renvoie pas les regards (un mot d'esprit qui n'a l'air de rien).

Il y a entre ces deux femmes un pacte, où Nicole, la jeune, jouera le rôle de la mère d'Estelle, et Tirésia, la mère, s'effacera. Estelle se fait la dupe de cette substitution autant qu'elle ne l'est. Ce n'est pas sans raison que les deux femmes ont, avec le père, arrangé cela entre elle, ces raisons tiennent à la nécessité, pensent-ils, de cacher certaines choses aux enfants. D'une certaine façon, on peut dire que le secret est bien gardé ...par Estelle elle-même, c'est à dire l'enfant pour qui cette dissimulation est orchestrée. Elle semble dire: ne vous inquiétez pas de trop, j'ai bien compris qu'il y avait quelque chose que je ne devais pas savoir. Faites autant de gaffes que vous voudrez, vous pouvez compter sur ma discrétion, je vous aiderai, quoique j'aie de peine par ailleurs à en supporter le poids. II y a pourtant au début du roman un moment, c'est de tout le roman je crois le seul, où Estelle paraît oublier qu'elle est de ce complot du silence la plus solide alliée, un moment, un seul, où quelque chose lui fait signe qu'elle ne peut pas taire, sans qu'elle ait seulement conscience que ça puisse concerner le

drame familial. Elle aperçoit Nicole avec des boucles d'oreilles et dit" Je connais ces diamants! Où les as-tu pris?" On apprend à la fin du livre où elle les avait vues: aux oreilles de sa mère Tirésia, du temps où, pianiste fêtée, celle-ci s'approchait de son berceau avant de la quitter, laissant derrière elle la chaleur et l'odeur de ces nuits d'alors. En allant presque jusqu'à traiter Nicole de voleuse, elle menace sérieusement les lathouseries familiales. Ce sera le seul moment, le seul espace de non-savoir véritable, d'où Estelle pourra parler en toute innocence, en dupe cette fois du refoulement (du philtre). Si c'était un vol, ce serait Tirésia la lésée, et l'objet, ce sont des pierres précieuses dont vous pourrez constater, si vous vous reportez à l'ouvrage, que la description qui en est donnée correspond à celle qui est faite d'autres objets du livre, qui nous arrivent du fond de la nuit après avoir traversé des strates et des strates de conscience, des couches et des couches de temps : nommément au prénom de la narratrice, à cette étoile, ou encore à ces pierres, comme celle qu'Estelle est devenue à son tour durant le trajet qui la transporte à plat ventre étendue sur le cercueil de son frère. Ces pierres précieuses, pour tout dire, sont attributs de la mère, mais aussi prénoms, et ce sont encore deux yeux scintillants qui valent comme regard, et que Nicole ne peut porter qu'à se faire accuser d'être une usurpatrice. Avec elles, le chiffrage débouche sur une écriture qui provoque à l'impériosité d'une passe.

Je vais aller vite : je suis lecteur de ce texte, dont je dis que j'y ai trouvé un ordre d'intelligibilité, sans doute mis là pour que quelqu'un s'y prenne : et je dis que si quelque chose dans ce livre doit faire l'objet d'une passe, puisque de passe il est question, c'est en fonction de la question de savoir si ce signifiant *pierre* suffit à donner la clé du discours dans lequel Estelle se trouve prise. Ou encore de savoir quel acte autorise la formalisation ainsi produite du discours d'Estelle. Deux questions dont il ne me paraît pas du tout inutile de remarquer que les propositions sur lesquelles elles portent ne sont pas les mêmes, à tel point qu'elles sont à proprement parler insoutenables ensemble. Mais c'est pourtant une donnée de l'acte analytique que l'on soit sans cesse renvoyé de l'une à l'autre dans un continuum où l'une vaut comme la limite de l'autre, et *vice versa*. Selon les goûts de chacun, ça s'illustrera de la dualité des théories de propagation de la lumière ou de l'anneau de Mœbius ou encore de la théorie hégélienne de l'infini comme limite, et de probablement bien d'autres choses encore. L'acte d'écriture serait somme toute la promotion du signifiant à cette place la mieux assurée de n'être assurée, par rien cependant, que de subsister éternellement.

Ce que des psychanalystes sont habilités à faire valoir c'est que ces questions sont abordées dans les cures -et donc dans ce qui s'en propose au statut d'inconscient d'une façon générale- comme centrées par ce point aveugle de la castration (quelle invention...!). Je rappelle les articulations que Lacan souligna en cette affaire de castration dont il faut bien faire en effet la théorie, c'est à dire la théorie de ce par quoi le sujet, de l'inconscient, se permet un tel saut dans la mythologie : celles des trois catégories de l'objet, de l'opération elle-même, et de l'agent. Quant à l'objet, imaginaire, quant à l'opération, symbolique, et à l'agent, réel.

Que cette opération soit ici nécessairement symbolique, c'est ce qui apparaît avec d'autant plus de netteté que c'est sur ce terrain-là qu'elle est attendue on vient de le voir. La perte de cet objet imaginaire qu'est le phallus, déjà vu aussi : c'est le frère, c'est à dire ici le pas-soi, l'autre, qui noue le nœud de sa cravate devant la mémoire du miroir au père : le nœud de cravate comme présentation s'il vous plaît de la métaphore paternelle. Cette occurrence du père ne nous introduit cependant pas encore tout à fait à la question de l'agent. Il y a dans ce roman si on veut le souligner un père qui manque de réel, c'est à dire de pantoufles, de vin rouge et d'odeurs, même si apparaissent sans coup férir ces quelques traits qui permettent à

son endroit de parler de ses petites faiblesses. Par contre on est gâté du côté de ce qui se propose à tenir la place du père du réel, de tout le réel, comme insistait Lacan. Cette promotion s'effectue dans l'ordre de l'horreur, présentifiée par les crises de Nicole, les mutilations de Tirésia. Ce père du réel nous est présenté dans l'apologue de Bergson dont je vais me permettre de forcer un peu le trait pour en faire apparaître la figure : Celui qui verrouillerait par son impératif sadique : *souffre!* l'ordre du monde dont Un, celui qui souffre, serait retranché. Christologie assez déplacée, au sens de la fécondité que ça peut avoir de l'être.

Aussi bien de là, comment apparaît d'abord la suite des choses? Une oscillation entre l'assomption de la castration et le déni de celle-ci, puisque un père réel existe, qui via une batterie de signifiants dont j'ai fait de *pierre*, si je peux dire, le noyau, organise l'alpha et l'oméga d'un discours en prise serrée sur le sujet, resserrée de ce que celui-ci assure d'occuper en retour la place masochiste. Mais s'en tenir, ici, comme Freud, à parler de déni, de clivage, est-il suffisant si on pose avec Lacan que le père mort, c'est à dire castré, n'est de structure rien d'autre que la condition de la jouissance? Or ce n'est pas moi qui suis lacanien, mais il paraît bien que le texte du roman le soit.

Ce devant quoi nous retombons c'est ce mystère que ce soit le père qui soit le premier objet d'amour, derrière quoi c'est à lui que se fait la première identification, et que ceci paraisse rester hors d'atteinte de la castration si on la restreint à la dimension d'une perte d'un objet imaginaire. De ceci témoigne à l'envi le fantasme constitutif du masochisme dit féminin (5) s'il est vrai que ce qui se lit dans le texte de ce roman, c'est que le père qui bat ait statut de père du réel. Qu'on se mette à la recherche de passeurs pour transmettre ça paraît en effet tout à fait concevable.

Si on s'attache à ceci il provient du roman comme l'écho d'un roulement : qui nous fait aller de la castration du père, donné pour mort, à la mise en question du fantasme masochiste. Avec la castration du père advient la possibilité de la jouissance, à savoir de la répétition du signifiant qui est la déchirure, qui la provoque autant qu'il la signe, qui déchire à commencer par le sexuel qui, sous l'air de rien qu'il affecte à les rapprocher comme amants, rend frère et sœur à jamais étrangers l'un à l'autre, qui répète ensuite son trait sous l'égide du fantasme masochiste. La mise en question qui l'affecte ne vise précisément rien d'autre que sa valeur de (re) production d'un signifiant qui tienne le coup, c'est à dire d'un père qui soit bien père du réel.

Nous sommes bien aux prises avec les embarras qui nous viennent de la castration: s'y articule donc directement une question de refente dont je ne souligne que ceci : de provenir de la castration telle que la définition en est rappelée, elle n'en indique pas moins que cette opération est multiple, complexe, qu'elle ne se conçoit que dans un temps subjectif articulé où, après l'objet perdu, c'est à l'agent qu'il faudra venir à s'en prendre, non sans qu'il faille, pour éprouver la nécessité de ce deuxième moment, un temps propre à ça.

Mais ceci n'est pas encore le tout de l'affaire : Lacan, en insistant sur le temps de l'agent, notait que ce qu'il conditionne pourtant, c'est l'acte en général, et l'analytique en particulier. "*Il ne saurait y avoir d'acte hors d'un champ déjà si complètement articulé que la loi ne s'y situe* ", lis-je dans la transcription au Seuil du séminaire intitulé *L'envers de la psychanalyse* , à la page 145. Ce qui suppose à tout le moins que celui-ci soit respectable au titre de ce qu'en démontre l'expérience analytique, à savoir d'une fiction, dimension dont il paraît impossible de se passer dans notre champ.

5 par cette expression je fais repasser la lecture de l'article "Le problème économique du masochisme ", où se trouve la notion de masochisme féminin, par celle de "Un enfant est battu ".